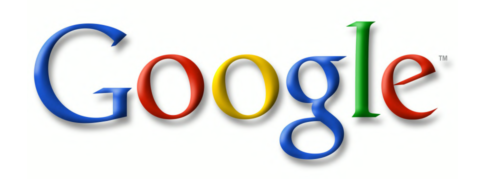
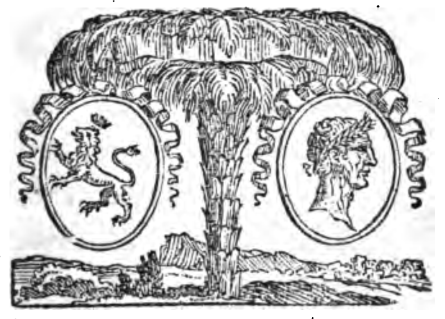

Google


SE TAIRE ET FAIRE

La Mothe le Vayer, François de

DOVBTE SCEPTIQVE.

Si l'estude des Belles Lettres est preferable à toute autre occupation.



A PARIS,
Chez LOVIS BILLAINE, au second Pilier de la grande Salle du Palais, au grand Cesar & à la Palme.

M. DC. LXVII.

Avec Privilege du Roy.





AV LECTEVR.

I'AVOIS *jugé à propos de ne rien mettre en forme de Preface au devant de ce petit Discours. Mais puisque le Libraire est d'vn avis contraire, peut-estre pour remplir quelques pages blanches, en jettant encore vn peu d'ancre dessus ; je vai luy* [illegible]*re avec deux* [illegible]*eres considera-*

tions qui me tombent dans l'esprit.

Premierement, si l'on trouve estrange que je communique au public mes petites resveries, qui ne peuvent pas plaire à tout le monde ; je responds qu'en prenant ce divertissement innocent, je n'oblige personne à les approuver, ni mesme à les lire ; mais que j'ai pour moi le sens d'un ancien Apologue, qui condamne un silence opiniastre quand on peut se faire escouter au gré de quelques-uns ; ce

que je pense me pouvoir promettre sans beaucoup de vanité. En effet, l'on a escrit que les Hirondeles reprocherent autrefois aux Cignes, qu'ils ne faisoient entendre leur harmonie qu'aux prez, aux rivieres, & aux Zephirs, ce qui la rendoit tout-à-fait mesprisable; puisque selon le proverbe Grec, que j'ai rapporté ailleurs en sa langue, une Musique qui ne s'entend pas est absolument inutile. Ie ne veux point d'autre excuse pour ce re-

gard. Chacun s'occupe comme il le juge à propos durant sa vie, & aprés tout,

eleg. in obit. Mæcen.

Vivitur ingenio, cætera mortis erunt.

selon la pensée morale de Pedo Albinovanus.

Mais si en second lieu, la façon dont je m'explique, & mesme quelques mots que j'emploie, ne sont pas au goust de plusieurs personnes; je dis qu'il leur est permis de n'en pas user, ne m'en estant servi qu'à cause que je les ai trouvez plus propres à m'exprimer

que d'autres qu'ils approuveroient possible davantage. Personne ne met la main à la plume, qui n'ait encore son oreille, selon laquelle il regle son style & ses locutions. L'on m'a dit à ce propos que quelques-uns n'ont pas approuvé le mot de Homilies, *que j'ai mis à la teste de trois differens petits volumes, pretendant que celui de* Homelies *estoit meilleur, comme plus usité.* C'est *ce qui leur peut estre justement contredit, & quand*

*cela seroit, un mauvais usage de cette nature doit estre corrigé par la raison, sur tout lors qu'il est douteux comme celuy-ci. Pour moi je ne voi nulle apparence de dire homelie, l'iota Grec de la seconde syllabe ne pouvant estre raisonnablement transformé en e. Surquoi il faut que je vous fasse rire de celuy qui pour bien autoriser le terme d'*homelie*, m'allegua celuy d'*omelette*, qui me fit souscrire doucement à une si gentille analogie.*

Raillerie à part, on devient parfois ridicule, si l'on s'opiniastre à de mauvaises façons de parler, sans vouloir escouter aucune raison. Ceux de cette humeur seront enfin contraints de prononcer & d'écrire les estuiles, *& non les tuiles, &* les esdegrez, *pour les degrez d'vne maison, parce que ce sont des dictions vsitées dans la province de Hurepois, aux endroits où elle s'estend jusques à la place Maubert. Vn motif aussi*

plaiſant, obligeoit il n'y a gueres vn bon Pere, de proferer doucement Medeme *pour Madame: car ſans auouër qu'il tenoit cette prononciation des Mercieres du Palais, il aſſeura qu'il parloit ainſi par vne devote humilité, le mot de Madame luy ſemblant trop empoulé & trop pompeux pour eſtre prononcé par vn homme de ſa profeſſion. Ie ne puis m'empeſcher de rapporter encore, comme teſmoin auriculaire, qu'vn des plus excellens Predicateurs de*

ſon Siecle, je parle du Reverend Pere Coton, diſoit toûjours une chouſe, & un fouſſé, le mauvais uſage de la Cour de ſon tems aiant introduit cette vicieuſe façon de prononcer. Il le faiſoit vt ſcenæ ſeruiret, *& pour parler à la mode du temps, quelque erronée qu'elle fuſt; tant les plus grands hommes ſont contraints parfois d'y déferer. Mais enfin il n'y a gueres de ces abus de langage qui ne ſe corrigent à la longue, par le commun*

consentement de ceux qui les reconnoissant, s'abstiennent d'emploier de si mauvais termes.

Il me reste une troisiesme responsé à faire sur le sujet de la Philosophie Sceptique, aiant peut estre trop déferé à son indifference au gré de beaucoup de gens, qui auroient vraisemblablement souhaité que j'eusse absolument refuté les sentimens de Lipse & de Scaliger, comme trop desavantageux à la reputation des Belles Lettres.

Si l'on prend garde que je n'en traitte que par vn Doubte Sceptique, qui fait le Titre de ma composition, personne ne trouuera estrange mon procedé, puisque l'Aphasie Pyrrhoniene ou son incomprehensibilité ne determine rien, estant vne vertu intellectuelle, située comme vn milieu de raison entre l'affirmation & son contraire; de mesme que les vertus de la volonté font vn autre milieu moral entre deux extremitez. Il est vrai que le mi-

lieu de la Sceptique est plustost de Geometrie que d'Arithmetique, selon les termes de l'Eschole, ne se trouvant pas si esloigné de l'assertion dogmatique, que de l'ignorance des Idiots, qui ne connoissent pas les causes qui la produisent, & qui la rendent presque indomtable, contumacissima bellua ignorantia est. *Tant y a que n'aiant voulu rien escrire qu'avec retenuë & suspension, je l'ai plustost fait pour m'instruire moi-mesme, que*

pour perſuader les autres, qui m'obligeront d'eſclaircir mes doutes. Vn ſçavant Arabe interrogé par quel moien il avoit acquis tant de belles connoiſſances qu'il poſſedoit, fit reſponſe qu'il n'avoit jamais eu honte de demander ce qu'il ignoroit à ceux qui l'en pouvoient informer, quæ neſcivi rogare me non puduit. *C'eſt à peu prés mon procedé en tout ce que je communique au public. Mes* paradoxes *ne doivent offenſer perſonne, puiſque je*

Roſar. Sadi p. 509.

fais profession de les abandonner aussi-tost qu'on me monstre qu'ils sont paralogues. *Il me semble que leur diversité, & leur esloignement des sentimens ordinaires, ne doivent pas non plus desplaire, par la mesme raison dont Quintilien recommande la varieté dans le style de son Orateur*, cùm Virtutes etiam ipsæ tædium pariant, nisi gratia varietatis adjutæ; *les Vertus mesmes & les plus belles lumieres d'un Discours de-*

l. 9. Instit. c. 4.

venant ennuieuses, si elles ne sont agreablement diversifiées. Mais il ne faut pas que ce soit en abandonnant son thême principal par des excursions importunes, quoi qu'elles presentent de nouveaux objects à ceux qui les lisent. Nous voions assez d'Auteurs de qui l'on peut dire, à cause de leurs longues Episodes, & de leurs extravagantes digressions, qu'ils mettent plus de temps à peloter qu'à jouër la partie, quittant leur sujet & leur

principale matiere, pour s'esgaier sur d'autres pensées hors de propos. Cependant j'imiterois en quelque façon ceux que je reprens, & je ferois la mesme faute qu'eux, si j'estois icy plus diffus; outre qu'il sembleroit, Lecteur, que j'aurois mauvaise opinion, ou de vostre jugement, ou de vostre justice, en ce qui me touche, si j'estendois davantage cét Avant-propos.



DOVBTE SCEPTIQVE.

Si l'estude des belles lettres est preferable à toute autre occupation.



TANT de personnes se sont occupées à examiner les infortunes, qui ont presque toûjours traversé la vie des hommes d'estude, que ce

n'eſt nullement mon deſſein d'en faire icy vne repetition ennuyeuſe. I'y veux ſeulement conſiderer ſi l'étude des belles lettres, comme d'ordinaire on les nomme par excellence, a ce grand avantage, que ſouvent on luy attribuë, d'eſtre tellement le partage des meilleurs eſprits, qu'on doive mépriſer toute autre occupation, pour ſuivre celle où les Muſes ſeules ſont cultivées. Ce ne ſera pas pour faire le Politique en repreſentant combien d'autres profeſſions, telles que la Marchandiſe, l'Agriculture, & meſme la

Militaire, sont necessaires à l'Estat, qui souffre infiniment si on les mesprise, & que les charmes d'vne vie oisive, telle qu'est celle des hommes d'estude, l'emportent par dessus elles. Mais le sentiment de deux personnes du dernier siecle, qui sont de grand nom parmi les Sçavans, me porte à faire quelques reflexions sur le sujet que je viens de proposer; parce qu'ils ont l'vn & l'autre prononcé si nettement contre l'occupation literaire, dont ils faisoient profession avec tant d'esclat, que je ne puis trop admirer qu'ils en ayent par-

Centur. 2. ep. 52. ad Belgas. lé de la ſorte. Le premier eſt Lipſe, cét homme qui ſe vante dans vne epiſtre qu'il eſcrivoit aus freres Richardots, d'avoir illuſtré deus des plus grands autheurs, Tacite pour la prudence, & Seneque pour la ſageſſe. Cependant, dans vne autre epiſtre addreſſée à ſon ami Lernutius, il ne peut s'empeſcher de luy confier ce ſecret, que s'il avoit des enfans, il s'empeſcheroit bien de les faire eſtudier, cent. 4. miſc. ep. 81. *filios ſi habeam, literulas me authore non diſcant.* Le ſecond autheur qui a eſté du meſme ſentiment, c'eſt Ioſeph Scaliger, qui s'en ex-

plique en ces termes dans les propos qu'on a fait imprimer de luy sous ce titre, SCALIGERIANA, *Si j'avois dix enfans je n'en ferois estudier pas vn, je les avancerois aus Cours des Princes.* Et de verité nous voyons au mesme recueil, qu'autant de fois qu'il se renfermoit pour vacquer à ses livres, il prononçoit ces mots, *je m'en vais becher à la vigne ;* p. 113.
ce qui monstre bien l'aversion qu'il en avoit, & combien ce mestier luy déplaisoit. A parler ingenument, ce n'est pas sans raison que des personnes si consommées dans toute sorte de

literature, & qui n'ignoroient pas combien la Nature donne d'inclination à tous les Peres, pour ce qui peut eſtre avantageux à leurs Enfans; n'aient pas laiſſé de croire que le travail de l'eſtude ne leur pouvoit produire que beaucoup de chagrin, & vne infinité de travaux d'eſprit, ſans aucune veritable ſatisfaction d'ame, & ſans en recueillir d'autres biens que ceux qui dépendent d'vne bonne fortune, tres-rare à l'eſgard de ceux qui ne ſongent qu'à devenir ſçavans, & à ſe diſtinguer par là du reſte des hommes, qui d'or-

dinaire se rient de leur costé de leurs vaines recherches de sçavoir plus que les autres.

En effet l'on voit peu de gens, qui aprés avoir penetré plus avant que le commun dans les sciences, ne conçoivent avec Salomon vne indignation contre elles, & contre la foiblesse de l'esprit humain, qui reconnoist que plus il s'instruit, plus il remarque son invincible ignorance, avec vne douleur inexprimable d'estre si peu capable d'arriver au but qu'il se proposoit, *qui addit scientiam, addit & dolorem.* Tous ces grands

Palamedes, qui ont tant aimé les Lettres, qu'ils en ont augmenté le nombre, ſe trouvent reduits à la fin, comme le Grec qui fait que je leur donne ce nom, à jetter des plaintes continuelles d'avoir tant perdu de tems pour acquerir vne choſe qui fait leur malheur, & qu'ils s'eſtoient imaginée toute autre qu'ils ne l'eſprouvent. C'eſt peut-eſtre ce qui a porté quelques Empereurs, à perſecuter les hommes de lettres par des Edits tres-rigoureux; & des Papes à maltraiter ceux qu'ils nommoient *Terentianos*, comme

trop attachez à la belle di-
ction des autheurs classi-
ques. Il est certain que par Merc. Fr tom. 9 p. 70.
vne Pragmatique de l'an
mille six cent vint-deux,
pour vser des termes vsitez
au delà des Pyrenées, les
estudes de Grammaire fu-
rent prohibées en Espagne,
sinon aus villes principales
où il y a des Magistrats qui
s'appellent *Corregidores*; a-
fin d'empescher le trop
grand nombre de ceux qui
cherchent dans la poussiere
des escholes, *vbi etiam qui
gratis docent, gratis nocent*,
à couvrir vne faineantise
prejudiciable à l'Estat, ou-
tre qu'elle est la ruine de

ceux qui s'y accouſtument.
Quoi qu'il en ſoit, il y a grande apparence que comme l'on a fort bien jugé que tres-peu de gens, quelque bonne fortune qu'ils euſſent eſprouvée dans le cours de cette vie, la reprendroient aprés l'avoir perduë, encore que celuy qui en eſt le diſpenſateur remiſt à leur chois d'y rentrer ſi bon leur ſembloit aus meſmes conditions qu'ils l'ont desja poſſedée: L'on peut dire de meſme qu'il ſe trouveroit peu ou point de perſonnes ſçavantes, qui aprés avoir donné le plus heureuſement dans

toutes les ſciences humaines, & les avoir le mieux reconnuës; voulust ſelon la meſme hypotheſe recommencer cette carriere, à la charge d'y rencontrer les meſmes eſpines qu'ils y ont reſſenties, & de ne pouvoir acquerir au bout de leurs travaux, que des connoiſſances auſſi incertaines que celles dont ils ont profité, & qu'il eſt difficile de diſtinguer, ſi l'on en parle franchement, d'vne veritable ignorance.

Ce n'eſt donc pas vn reproche qu'on puiſſe faire raiſonnablement à ce grand Empire du Turc, de n'y a-

voir en toute sa vaste esten-duë qu'vne Vniversité dans la seule ville du Caire, où est l'estude publique de dix ou douze mille Escholiers, qui vont y apprendre la Philosophie, la Medecine, & l'Astrologie, & mesme leur Theologie Musulmane, avec permission aus plus doctes, si nous en croions les Itineraires recens, d'y disputer de la Religion, à quoi l'on ne s'oseroit hasarder ailleurs. Mais il s'y observe vne chose de tres-grande consideration, & qu'il seroit à desirer qui se practiquast par tout où l'on a soin de l'instruction de la

Sto Ro-ve, p. 468.



Ieuneſſe. C'eſt qu'on ne ſouffre pas que les Enfans y eſtudient ſelon la deſtination de leurs Peres qui les envoient dans cette celebre Vniverſité. Les Doĉteurs & Profeſſeurs publics les appliquent à l'eſtude où ils jugent qu'ils ſeront le plus propres , & où ils croient qu'ils pourront le mieux profiter. Car c'eſt vn grand abus de penſer que tous les eſprits ſoient propres à reüſcir indifferemment aus choſes où on les oblige de ſe determiner. Il en eſt à peu prés comme des Terres, qui ne ſe trouvent pas habiles à

toute ſorte de productions,

Virg. 1. Georg.

Hîc ſegetes, illic veniunt felicius uvæ,
Arborei fœtus alibi, atque injuſſa vireſcunt
Gramina.

Les vœux des Parens ne ſont pas toujours à ſuivre, & le zele ſouvent indiſcret, dont ils ſont portez à l'avancement de ces jeunes Plantes, leur eſt ordinairement prejudiciable. L'on ne doit pas meſme deferer aux inclinations qu'ont de certaines provinces à quelque genre d'eſtude, ſi l'eſprit des particuliers ne s'y accorde, & qu'on n'ait le genie propre pour cela. L'on a



remarqué qu'en Italie les Milanois s'addonnoient volontiers à la Iurisprudence ; les Calabrois à la langue Greque, peut-estre à cause qu'elle y estoit autrefois naturelle ; les Mantoüans à l'Hebreu, leur Synagogue des Iuifs si celebre leur en donnant le moyen ; les Veronois aux Lettres humaines ; les Boulonnois aux Mathematiques ; & les Padoüans à la Medecine. Ceux de Pavie se plaisent à devenir Sophistes ; à Florence la Philosophie naturelle y est principalement cultivée; à Vincence la Morale ; à Venise la Musique ;

à Siene la Dialectique; comme à Perouse le Droit Canon. Cette eslection d'étude est aussi abusive, qu'elle est populaire; & il se trouvera tousjours que si l'on n'a le temperament tel qu'il est requis à reüscir dans chacune de ces professions, l'on n'y excellera jamais, & l'on experimentera avec regret cette Minerve des anciens contraire à toutes nos veilles, qui ne nous profiteront de rien.

Cecy présupposé de la sorte, il est aisé de juger qu'on ne doit pas generalement adjuger la preference à l'estude des belles let-

tres sur toutes les autres occupations que peut prendre l'esprit humain, parce que tout dépend de son aptitude naturelle à chacune, qui luy doit faire choisir parfois la moins estimée, si son Genie particulier y trouve son comte, & qu'apparamment il en doive faire mieux son profit. Mais puisque les belles lettres dont nous parlons, & selon qu'elles sont ordinairement entenduës, ont vne affinité avec toutes les sciences, & qu'elles se meslent presque tousjours avec elles, ne fust-ce que pour leur servir d'ornement que

quelques-vnes ne rejettent pas ; considerons-les en gros, & dans cette *Encyclopedie* des Grecs, pour voir si apparamment les autres professions de la vie, telles qu'est celle des Finances, & des autres qui ouvrent le chemin à s'avancer dans la Cour des Souverains, doivent estre negligées, pour s'attacher entierement à ces belles Lettres, qui ont tant de charmes propres à nous y retenir, & à nous faire mépriser toute autre estude.

Et parce que les livres, & les compositions des hommes sçavans, donnent les plus commodes moiens

que nous aions, pour acquerir cette connoiſſance literaire dont nous parlons, & qui rend ſi conſiderables ceux qui la poſſedent, voions s'il y a lieu de s'en promettre tout l'avantage que beaucoup de perſonnes y penſent trouver, ſoit pour le contentement qu'elles peuvent donner meſme en les acquerant, ſoit pour la gloire qui ſemble inſeparable de leur profeſſion.

ON ne doute point que la Grammaire ne ſoit la porte par où il faut paſſer, pour avoir quelque commerce avec toutes les ſcien-

ces ; mais on peut dire qu'elle l'eſt particulierement des belles Lettres que nous conſiderons icy, puiſque le Grammairien des Grecs n'eſt rien que l'homme lettré des Latins, ni la Grammaire des premiers ſelon Quintilien, que la Literature des Romains, avec cette diſtinction que comme il y avoit des *Grammatici* & des *Grammatiſtæ*, l'on diſtinguoit de meſme *inter Literatos & Literatores, quòd illi abſolutè, hi mediocriter docti eſſent*, dit Suetone au quatrieſme chapitre des Illuſtres Grammairiens. Cependant, c'eſt ſi

l. 1. Inſtit. c. 1.

peu de chose qu'vn pur Grammairien, que pour bien parler il ne faut pas discourir trop grammaticalement, d'où vient la maxime de Quintilien, *aliud Grammaticè, aliud Latinè loqui.* Et de fait on reconnoist tous les jours, & à toute heure, la verité de cét ancien proverbe, *purus Grammaticus, purus asinus.* La plus part des Grammairiens ressemblent à ces monnoies rongnées qui n'ont point de lettres, & ils sont selon l'allusion que fait sur eux Sextus l'Empirique, *Grammatici agrammati, seu illiterati.* Nous voions des

l. 10. adv. Gram.

Puriſtes (puiſqu'on leur a impoſé ce nom) ſi deſtituez de bonnes penſées, que le langage de nos biſaieuls comme ils l'aſſaiſonnoient feroit plus à eſtimer que le leur. Marc Varron faiſoit autrefois la meſme plainte dans vne de ſes Satyres en ces termes, *Avi & Atavi noſtri cùm allium & cæpe verba eorum olerent, tamen optimè animati erant.* En effet, c'eſt le cœur bien plus que la langue qui nous rend diſerts, & le merite des choſes que nous exprimons eſt ſans comparaiſon plus important, que le chois des mots, ou meſme que leur

arrangement, encore que cela ne se doive pas absolument negliger. Epicure soustenoit dans ce sentiment, que la Nature seule nous pouvoit rendre eloquens, & jamais l'Art soit des Grammairiens, soit des Rheteurs, *solam esse Naturam quæ orationem rectè instituat, artem autem nullatenùs.* Les Arabes ont vn proverbe à qui je donne volontiers le mesme sens, quand ils prononcent que le prix de l'homme est sous sa langue. Car ils ne disent pas sur sa langue, ce qui recommanderoit apparamment son beau discours;

V. Gass. l. 8 de vita Epic. c. 3.

mais deſſous : c'eſt à dire dans ſon interieur, & dans les bonnes penſées dont il s'explique. Souvent nous voulons mieux parler que ceux qui nous ont precedé, & il ſe trouve que dans vn ſens beaucoup moins à priſer, nous ne differons que par la nouveauté d'vn jargon autre que le leur, *dum volumus eſſe meliores veteribus, ſumus tantùm diſſimiles.* Ie dirai encore ce mot en faveur de certains ſtyles qui paroiſſent negligez, mais qui ſont pleins de nerfs, & qui couvrent des ſens qu'on ne ſçauroit trop eſtimer, qu'ils reſſemblent

aux

aux terres remplies au dedans de riches metaux, & qui donnent de l'or abondamment quand on les ſçait foüiller, encore qu'elles mépriſent apparamment la production des fleurs, dont les autres terres font toute leur recommandation. Quoy qu'il en ſoit la Grammaire ne nous donne rien d'avantageux, puiſque les preceptes de ſes Profeſſeurs ſont preſque tous differens, & leurs plus belles regles ſujettes à mille exceptions, qui compoſent en toutes langues leurs *Heteroclites*. Il y a plus, c'eſt que l'amuſement qui s'y prent

est si peu serieux, qu'il semble indigne d'vn homme capable de s'occuper à quelque chose de mieux, n'estant de saison, ce semble, que dans nos premieres années; ce qui a fait dire à Seneque dans sa trente-sixiéme epistre, *Turpis & ridicula res est Elementarius senex*. Tibere ne l'estoit-il pas ridicule & inepte tout à fait, pour vser du terme de Suetone parlant de luy, quand il s'informoit avec attention de quelques Grammairiens, qui estoit la mere d'Hecube, quel nom avoit pris Achille lors qu'il estoit meslé parmi les filles de Ly-

In ejus vita art. 70.

comede, & avec quelles chansons les Sirenes charmoient les oreilles de ceux qui les escoutoient. Peut-on avoir trop de mépris pour de certains Critiques, qui sont neanmoins des Heros parmi les Grammairiens, quand ils se vantent de voir dans des autheurs, ce que personne n'y trouve qu'eux, *putántque sub omni, quod aiunt, lapide Scorpium latere*. Le Grammairien Nicanor trouvoit tant de corrections à faire sur tous les livres, qu'il en fut surnommé *Stygmatias*, parce qu'ils estoient pleins de ses ratures, comme d'autant de

ſtygmates, lors qu'ils ſortoient de ſes mains. La meilleure & la plus importante leçon qu'on puiſſe tirer de toute la Grammaire, c'eſt peut-eſtre celle qu'on y fait prononcer aux Enfans avant toute choſe, je veux dire cét adorable ſigne de noſtre ſalut, la Croix de par Dieu, qui precede leur Alphabet. Car comme ils ne peuvent rien apprendre s'ils ne croient qu'vn A eſt vn A, & ainſi des autres lettres, ſans s'opiniaſtrer au contraire; tous les Arts ont beſoin de la meſme ſoûmiſſion, juſques à la plus haute Theologie. C'eſt ce

qui fait dire à Theodoret dans son sermon de la Foy, qu'il y arrive la mesme chose qu'aux Mathematiques pures, où si l'on ne tombe d'accord qu'vn point est impartible, & qu'vne ligne est vne longueur sans largeur, jamais on ne peut devenir bon Geometre. Ainsi l'on peut conclure generalement qu'aprés nos plus longues & nos plus profondes estudes, il en faut revenir à la Croix de par Dieu qui en a fait le commencement. Sans cette docilité d'esprit nous ne sçaurions nous demesler de tant de disputes qui naissent de

mille differentes opinions, n'y aiant presque point de teste qui n'ait la sienne particuliere, *quot capita, tot sensus*. C'est ce qui fait que les plus ignorans se plaisent souvent dans leur opiniastre ignorance, parce qu'ils y trouvent mieux leur comte, semblables aux Taupes, qui demeurent volontiers sous terre, où les tenebres les contentent plus que la lumiere d'enhaut.

L'ART des Rheteurs semble estre celuy qui tire le plus de profit de tous les soins que prennent les Grammairiens, & neanmoins

c'est si peu de chose que le mestier des premiers, qu'on n'en voit point qui soit rempli de si frequentes & de si surprenantes contradictions. Les plus renommez Orateurs qu'ils aient formé, ont esté repris par d'autres qui se sont moquez de leur Eloquence. Cela ne peut estre mieux prouvé que par ce que rapporte Aulu-Gelle d'vn Gallus Asinius, & d'vn Largius Licinius, qui accusoient Ciceron de s'estre tres-mal expliqué, ou pour reciter ses propres termes, *Ciceronem parum integrè, atque impropriè, atque inconside-* l.17.c.1.

ratè locutum. Ie ſçai bien qu'il les compare à ceux qui ont eu de mauvaiſes opinions des Dieux Immortels, parce qu'ils ont attaqué celuy qu'on reconnoiſt pour le Dieu de l'Eloquence Romaine. Mais aprés tout, que peuvent faire les plus grands Rheteurs, qu'apporter des couleurs pour perſuader & pour vaincre ceux à qui ils ont affaire; puiſque ce ſont là les deux fins qu'ils ſe propoſent dans toutes leurs entrepriſes. Cependant ces couleurs dont ils ſe ſervent ont ordinairement cela de commun avec celles de

l'arc-en-Ciel, qu'elles ne trompent toutes deux que les yeux ou les oreilles des ignorans. Cela eſt ſi veritable qu'on donne ſouvent des eloges à vn Avocat diſert, bien qu'il ait perdu ſa cauſe ; & qu'au contraire l'on blaſme quelquefois celuy qui l'a gagnée. I'avouë que les plus habiles d'entre ceux de cette profeſſion eſtant preſque toûjours recherchez & emploiez aux affaires douteuſes ou meſme deſeſperées, ce peut eſtre la raiſon qui les fait ainſi ſuccomber. De grands hommes neanmoins ont attribué leur

malheur à l'art dont ils se servent, qui met toute sa force au langage ou aux paroles, sans se soucier beaucoup des choses qui sont sans doute bien plus importantes. C'est en vser contre le precepte de Pythagore, qui obligeoit à prendre plus de plaisir avec les Muses, qu'avec les Sirenes; c'est à dire, selon l'interpretation de Clement Alexandrin, d'estimer plus les bonnes choses, que les belles & agreables simplement. Galien s'en est expliqué en ces termes, *tunc cœpere homines res suas contemnere, cùm nimis curio-*

lib. 1. strom.

sè ad nomina controversias traduxerunt. Il l'a fait aprés Platon, qui a souvent repeté cét axiome, *rebus ditiores essemus, si verba contemneremus*. Aussi sçait-on que ceux de Crete chasserent les Rheteurs de leur Isle, comme firent depuis les Romains de leur ville, dont nous avons l'Edict en forme dans le premier chapitre du Traitté de Suetone des excellens Professeurs de Rhetorique: Et le Philosophe Sextus que j'ay p. 21. desja cité adjouste, que les Ephores firent punir dans Sparte vn jeune homme, qui avoit appris l'art Ora-

toire hors de leur cité, dans laquelle on n'eust osé l'enseigner. Et certainement s'il y a lieu où l'on doive apprehender ce mestier de declamer, c'est sur tout *in alea Iudiciorum*, qui est le lieu où, comme parle Quintilien, *quàm facili momento causæ facta vertuntur.* Cela fait nommer à Epicure dans Ammian Marcellin l'exercice des plaidoiries κακοτεχνίαν. Et je me souviens d'avoir veu appliquer à vn qui y reüscissoit au prejudice de beaucoup d'innocens, ces vers du Poëte Latin,

declam. 1.

l. 30, c. 4, §3



Tu potes vnanimes armare in prælia fratres, l. 7. Æneid.
Atque odiis versare domos, tu verbera tectis
Funereásque inferre faces; tibi nomina mille,
Mille nocendi artes.

Enfin, generalement parlant, on sçait que le Prince de l'Academie a mis la Rhetorique entre les Arts qui servent à la volupté, & qu'il l'a comparée au métier des Cuisiniers, qui sçavent rendre agreables à manger les alimens mesme qui sont de mauvaise nourriture. C'est selon cette comparaison qu'on disoit du tems des Antonins de

Voſſ. de hiſt. gr. l. c. ce Pauſanias de Ceſarée, qu'il eſtoit vn fort mauvais cuiſinier, qui aſſaiſonnoit mal d'excellentes viandes, parce qu'à la façon des Capadociens il faiſoit courtes les ſyllabes longues, & longues les courtes; encore qu'il s'expliquaſt d'aſſez bonnes choſes. A la verité autre doit eſtre la façon de parler d'vn Orateur, & autre celle d'vn Philoſophe, ce dernier ne ſe pouvant exprimer trop Laconiquement. Cela fait dire à Seneque, *non verbis ſed ſenſibus ſerviamus*, & l'oblige à finir vne de ſes lettres par ce conſeil qu'il donne à ſon

ami, *summa ergo summarum hæc erit, tardiloquum te esse jubeo*. Il vouloit que les paroles de son Sage se rapportassent à ses actions, & que toutes les deux fussent frappées à mesme coin, *omnia dicta factáque ejus vna forma percussa sint*. Ainsi comme l'austerité de sa vie devoit estre exemplaire, ses discours ne devoient rien tenir de l'eloquence libre & diffuse des Orateurs. L'vn d'eux qui parloit beaucoup, & avec vne facilité merveilleuse, fut raillé en ces termes, qu'il faisoit voir la fausseté de cette etymologie, *labia à labo-*

re, ſes levres n'eſtant jamais laſſes de diſcourir. Il n'en eſt pas ainſi des propos d'vn Philoſophe, qui a ſon eloquence à part, ſelon laquelle il ne laiſſe pas d'eſtre Orateur auſſi bien que Platon, quand meſme il ſe moque des Orateurs, comme luy dans ſon Gorgias. I'avouë qu'il y en a d'autres, qui à l'exemple de Chryſippe affectent de parler aigument & ſechement, la frugalité leur plaiſant en toutes choſes, & en paroles autant qu'au reſte de la vie. Vn d'entre-eux proteſtoit que s'il luy euſt eſté poſſible, il n'euſt parlé que par

monoſyllabes, tant il croioit vn diſcours eſtendu & oratoire indigne de ſa profeſſion. Il euſt ſouhaitté que toutes ſes dictions euſſent fait des ſentences selon l'alluſion Grecque τὰ ὀνόματα νοήματα. Telle fut autrefois l'eloquence des Gaulois, qui par le témoignage de Caton n'avoient en recommendation que la guerre, & le parler aigu, mettant toute leur eſtude en ces deux choſes, *pleraque Gallia duas res induſtrioſiſſimè perſequitur, rem militarem, & argutè loqui*. Tant y a que la diverſité des ſentimens oppoſez les vns aux l. 2. Origin.

autres touchant l'eloquence, monſtre bien que l'art des Rheteurs, non plus que celuy des Grammairiens, qui compoſent la plus celebre partie des belles lettres, ne ſont pas ſi importans, qu'il faille mépriſer le reſte pour s'y addonner preferablement à toute autre occupation. I'adjouſterai pour preuve de cette diverſité qui ſe trouve dans l'art de bien dire, vne ſeule remarque priſe de la relation recente du Pere Marini touchant le Royaume de Tunquin, que non ſeulement ceux du païs qui parlent en public ne remuënt

jamais les mains, mais qu'à leur imitation les Peres mesmes de la Mission quand ils preschent, tiennent leur main dans la manche sur la poitrine, se contentans de parler pour estre favorablement écoutez. Souvenons-nous là-dessus de ce que nous apprent Demosthene dans vne de ses Oraisons pour recommander la modestie des Orateurs, que la statuë de Solon qui estoit dans Athenes, avoit sa main envelopée sous sa robe. Cela est bien contraire aux regles que donnent les Rheteurs sur le sujet de l'action ora-

Orat. de falsa legat.

toire, & de l'eloquence de toute la perſonne.

Av lieu de nous porter à vn pareil examen des autres ſciences, renuoions au livre qu'a fait Agrippa de leur vanité, ceux qui en voudront eſtre plus particulierement informez; & contentons-nous de remarquer aprés Ariſtote, que comme il y a des Arts nommez ſordides, parce qu'ils ſont dommageables au corps, dont ils corrompent les forces & la beauté; beaucoup de ſciences, telles que la Logique, pleines d'entraves & de tortu-

8. Politic. c. 2.

res d'eſprit, doivent eſtre reputées illiberales, parce qu'elles l'embaraſſent, & luy ſont tant de peine, qu'il pert ce qu'il avoit de plus genereux & de plus eſlevé. En effet, comme l'on a dit que le Ieu des Eſchets n'é-toit pas aſſez jeu, parce qu'il faiſoit trop de peine à l'eſprit, on peut ſouſtenir auſſi que la Dialectique merite d'eſtre blaſmée, ou meſme fuïe *navigatione quamvelociſſima*, avec toutes ſes Modales, & ſes argumens Indiens, ou cornus, *argumenta Chryſippea ne ab ipſo quidem diſſoluta.* Certes on peut bien s'écrier

à leur ſujet, comme Pline ſur celuy de la felicité hu-
l. 7. c. 40. maine, *vana mortalitas, & ad circumſcribendum ſeipſam ingenioſa!* Nous ne ſommes jamais plus ſpirituels, qu'à nous tromper par ces ſophiſteries Logicales dont l[illegible] ne ſçauroit trop ſe moquer, ni les rejetter avec trop de mépris. Cependant il ſe trouve des perſonnes ſi infatuées des artifices dont nous parlons, qu'ils oſent dire que la Nature n'a fait que commencer l'homme, & que la Logique ſeule l'acheve de perfectionner, en luy donnant les moiens de ſe ſervir de ſa

raiſon. Pour moy, je penſe que c'eſt vn grand avantage de renoncer à de telles bagatelles, & je ſouſcris volontiers à l'opinion de celuy qui a eſcrit, *vt quædam amiſiſſe lucrum, ſic quædam neſcire ſcientia eſt*; il y a des pertes qui tournent à profit, & des ignorances de quelques choſes qui ſont plus à priſer que toute la connoiſſance qu'on en peut prendre. Ce n'eſt pas que je condamne abſolument ce qui s'enſeigne dans les colleges; ni que je veuille injurier du mot de pedanterie tout le jargon de l'Eſchole. Ce qui s'appelle Pe-

danterie dans ſa ſignifica-
tion abuſive quoi qu'ordi-
naire, eſt vn vice d'eſprit
pluſtoſt que de profeſſion,
puis qu'il y a des Pedans
de toute robe, & de toutes
conditions, depuis la Pour-
pre juſques à la Bure & au
Droguet, ou depuis le Cor-
don bleu incluſivement,
juſques au moindre chape-
ron doctoral; dequoi nous
nous ſommes expliquez aſ-
ſez amplement ailleurs.
Mais il faut avouër qu'il y
a bien des choſes à retran-
cher dans les eſtudes les
mieux conduites; & il faut
tomber d'accord que nous
y faiſons ſouvent eſtat de
pluſieurs

plusieurs choses que nous commettons avec grand soin à nostre memoire, dont l'oubli nous seroit fort avantageux. Les sçavans doivent aussi reconnoistre ingenument, que cinq ou six autheurs Grecs ou Latins, & sur tout les premiers, sont les maistres de ce qu'ils possedent de connoissance, les sciences dont ils se glorifient si extraordinairement dependant d'eux absolument, & des decrets qu'ils leur ont laissez, dont ils font presque tousjours conscience de se departir. Le Chancelier Baccon leur dit plaisamment là-dessus, nat. phil. 122.

que le petit cerveau d'vne demie douzaine de personnes, renferme toutes leurs richesses, & tout ce qu'ils croient les devoir tant faire estimer; *itaque videtis divitias vestras esse paucorum census, atque in sex fortasse hominum cerebellis spes & fortunas omnium sitas esse.* O la grande simplicité de croire que les Belles Lettres soient à la France ce qu'étoit le Nil à l'Egypte, qui tenoit de luy, & tient encore aujourd'huy toute sa fertilité. Et l'insupportable arrogance des heretiques qu'on nommoit Gnostiques, qui se vantoient que

leur Intelligence égaloit celle de Dieu dans la penetration de toutes les causes premieres & naturelles. On leur pouvoit dire à juste titre, & le repeter encore aujourd'huy à leurs semblables, s'il s'en trouve, ce que Festus reprochoit iniquement à l'Apostre en presence du Roy Agrippa, *multæ vos literæ ad insaniam adducunt*, les trop grandes lumieres que vous pensez avoir acquises dans les livres, vous aveuglent, & portent vostre esprit jusques dans la demence. Passons outre. act. ch. 26.

La Physique qui se sert si agreablement de tout ce que les Belles Lettres ont de plus precieux, merite dans nostre dessein qu'on la considere vn peu, aprés la Rhetorique dont elle ne méprise pas souvent les ornemens, non plus que la Metaphysique, qui ne differe gueres de la Physique, si l'on donne à celle-cy toute l'estenduë qu'elle peut recevoir. Mais encore que nostre ame ne puisse prendre vn plus digne objet, aprés celuy de son Dieu, que celuy de la Nature, dont la contemplation don-

ne à l'eſprit le plus grand repos & la plus grande ſatisfaction qu'il ſoit capable de recevoir, quand il l'enviſage toute entiere, & telle qu'on ſe la repreſente ſouvent, confonduë avec ſon autheur, par cette ſeule & barbare diſtinction de l'Eſchole, *inter Naturam naturantem, & Naturam naturatam*. Si eſt-ce qu'on y trouve tant d'eſpines parmi ſes roſes, & tant d'impoſſibilitez à concilier les differentes opinions dont eſt remplie la Phyſiologie, que toute parée qu'elle eſt d'elegantes deſcriptions, pour ne rien dire de ſes preten-

duës definitions, nous sommes tousjours contraints d'avouër ou nostre peu de penetration & de connoissance, ou d'accuser d'erreur la Nature mesme dans ses operations, *dum rerum naturam*, dit Ciceron au cinquiesme livre de ses Tusculanes, *quàm errorem nostrum damnare malumus*. Il est certain que pour sauver l'axiome general d'Aristote, que cette excellente Nature ne fait rien en vain, rien de superflu, ni d'extravagant, ὅτι περίεργον οὐδὲν, ὅτι μάτην ἡ φύσις ποιεῖ, nous nous embarassons ordinairement dans des diffi-

l. 4. de de part. anim. c. 13.

cultez insurmontables, qui font confesser aux plus ingenus la mesme chose de toute la Nature, qu'a prononcée Saint Augustin de la matiere seule, qu'on ne la connoist qu'en l'ignorant, & que plus on pense la connoistre, plus on l'ignore, *ignorando cognosci, cognoscendo ignorari*. En effet, quelqu'vn ne s'est peut-estre pas mal imaginé qu'à cause que nostre entendement est d'vne substance égale & vniforme, il presuppose dans les ouvrages de la Nature plus d'égalité & plus d'vniformité qu'il n'y en a. C'est sur ce fon-

l. 12. Confess. c. 5.

dement qu'on a inventé des figures certaïnes, tantost spheriques, tantost pyramidales, ou coniques dans les Elemens, qui n'y ont possible nul rapport. La mesme chose se doit dire de presque toutes les certitudes des Mathematiques, qu'on a voulu introduire dans la Physique, contre le sentiment d'Aristote, qui a condamné ce procedé si expressément au chapitre dernier du second livre de sa Metaphysique en ces termes, *certitudinem Mathematicam non oportet in cunctis quærere, sed in iis quæ non habent materiam; quare*

non est naturalis modus, tota enim Natura fortè habet materiam. N'estoit-ce pas plaisamment rencontré à Platon de vouloir expliquer quelle estoit la nature de l'Ame, par cette definition qu'elle est vn nombre qui se meut de luy-mesme, *numerus seipsum movens*, comme si toute l'Arithmetique, & toute la Geometrie nous pouvoient, physiquement parlant, contenter là-dessus. Certes la pluspart des Philosophes modernes se sont vraisemblablement fort mécomtez en cecy, quand ils ont voulu rendre toute la Physique

asservie à des Demonstrations evidentes, comme tirées des Mathematiques, qui ont des regles comme l'on peut croire bien differentes des siennes. Vne bonne partie des Anciens ne nous ont parfois gueres mieux instruits, dans leurs Physiques mesme les plus renommées, & qui ont eu le plus de cours. Car qui peut se vanter fidelement de comprendre leur jargon, lors qu'il porte que la matiere premiere n'est rien actuellement, mais seulement par puissance; que la forme se tire de cette puissance de la matiere; & que

la Privation est vn principe physique de toutes choses, à peu prés comme si l'on disoit que la lumiere est produite des tenebres, & le sens de la veuë, de l'aveuglement. Encore si les vns & les autres avoient pû s'accorder aucunement ensemble; mais il n'y a rien de plus opposé que le sont leurs sentimens. Ceux qui ont fait la Terre la plus basse des Elemens, l'ont encore considerée comme la plus pesante. D'autres qui luy ont donné vne differente assiette, soustiennent sa legereté estre telle que plus vn corps contient en

ſoy de terre , plus il eſt leger, faiſant vne grande diſtinction entre la Terre pure ou Elementaire, & celle que nous foulons aux pieds, qui eſt meſlée avec des corps eſtrangers, d'où vient qu'elle paroiſt ſelon eux toute autre qu'elle n'eſt. On pourroit meſme monſtrer par induction en examinant ſeparément le ſyſteme de chaque Philoſophe qui a fait ſecte & bande à part, qu'ils eſtoient fort ſouvent contraires à eux-meſmes. Les Atómes qu'Epicure ramaſſa dans les jardins de Democrite, ont eſté admirez par vne infi-

nité de grands esprits ; cependant le seul nom d'Atome, qui veut dire vn corps insectile ou qui ne peut estre partagé, renversoit le fondement de cette philosophie, puisqu'il ne peut y avoir de corps naturel sans quantité ; & que toute quantité est partageable. Palingenius s'en est expliqué ainsi dans son Zodiaque ;

Quid si Atomoi, quas nonnulli finxere sophorum, in Libra.
Sunt animæ potiùs quàm corpora, corpora namque
Omnia sunt quanta.

Mais comme de semblables examens seroient longs

à faire, outre qu'aſſez de personnes s'y ſont amuſées devant moy ; diſons ſeulement qu'encore que *la* Phyſiologie ſe vante d'eſtre la ſcience de la Nature ; elle eſt neanmoins ſi peu comprehenſible, & par conſequent ſi peu vtile, qu'encore qu'Hippocrate, vn des plus attentifs à la conſiderer, l'ait nommée au ſixieſme livre des maladies Epidemiques, ſçavante d'elle-meſme, & ſans precepteur, *ſine doctore magistram* ; ſi eſt-ce que le meſme Hippocrate, & ſon grand diſciple Galien, ont ſouvent varié là-deſſus, l'appellant

Sect. 5.

tantost sçavante, & tantost ignorante. Lorsque Lucrece luy donne le titre de Dedale,

——*Naturáque Dædala rerum*,

il la recommande plustost pour sa diversité, & pour ses admirables artifices, que pour son infallibilité. Et Pline son excellent historien avouë au quatriesme chapitre de son dernier livre, qu'il ne faut pas tousjours chercher la raison de ce que fait la Nature, & qu'il faut se contenter de reconnoistre ce qu'elle a voulu faire, *non quærenda in omni parte Naturæ ratio, sed*

voluntas. C'eſt pourquoy dans la Preface de ſon ſeptieſme livre, il avoüe ingenument qu'encore qu'on ſe ſoit imaginé qu'il n'y a rien dans le Monde qu'elle n'ait produit en faveur de l'homme, il y éprouve neanmoins tant de choſes contraires, qu'il ſeroit difficile de decider ſi cette Nature doit eſtre contemplée pour ſa bonne Mere, pluſtoſt que pour ſa Maraſtre, *vt non ſit æſtimare parenſne homini, an triſtior noverca fuerit.* En verité elle a ſa conduite bien differente de celle que nous luy voudrions preſcrire, &

ses fins apparamment sont toutes autres que noũs ne nous les figurons; *sui juris rerum natura est, nec ad leges humanas componitur*, dit tres-bien Seneque dans vne de ses Controverses. Selon cela Aristote observè, que jusque dans la production des Plantes l'oń y a remarqué des defauts, comme autant de pechez de la Nature. Et l'on a escrit que cét Alphonse Roy de Castille, qui estoit si excellent Mathematicien, blasphemoit contre Dieu mesme, trouvant qu'il n'avoit pas fait le Monde assez accompli, & blasmant

l. 2. Physic. c. 8.

X1, 81 Sabio 1221-1284

ſur tout la fabrique de l'homme. Il ne faut point douter que ce ne ſoit porter criminellement l'impieté trop avant. Mais il y a grande apparence que ſi nous donnions à noſtre eſprit des mouvemens concentriques à l'Vnivers, pour parler avec Baccon, & que nous luy fiſſions faire des revolutions entieres autour du Monde, ſans nous arreſter aux moindres de ſes parties, nous penſerions de la Nature bien autrement que nous ne faiſons. Et peut-eſtre donnerions nous dans le ſentiment de Campanella, que la ſeule deſ-

couverte du nouveau Monde nous devroit obliger à vne nouvelle philoſophie, *novi Orbis inventioni novam deberi philoſophiam.* Si l'Amerique nous y fourniſſoit le ſujet de philoſopher autrement que nous n'avons fait juſques icy, les deſcouvertes vers le Levant, & du coſté des Poles ne nous partageroient pas moins le raiſonnement. Nous verrions vn lieu à la Chine où tous les roſeaux qui naiſſent icy ronds, ſont produits de forme carrée. Nous y verrions vn Oiſeau, qui volant l'Eſté ſur les montagnes, ſe jette à la fin

de l'Automne dans la Mer, & devient poiſſon. Nous y admirerions encore vne montagne, dont toutes les pierres groſſes & petites ſont ſans exception quadrangulaires. Et nous ne ſerions pas moins eſtonnez d'y voir en quelques provinces ſemer des huiſtres ſur des chams couverts d'eau, aprés en avoir rompu & caſſé les eſcailles par morceaux, qu'on jette comme l'on fait icy le bled ſur nos guerets. Or pour ne rendre pas ce chapitre plus eſtendu, & ſans aller voyager ſi loin, conſiderons ſeulement les divers viſages de

la Physiologie. Aven Pace, Alpharabius, & Averroes, ont soustenu que le centre du Monde estoit au plus haut des Cieux. Selon vn Foscarin, le Soleil par son esloignement du Ciel empirée est le vrai lieu de l'Enfer. Par le Telescope de Galilée l'on s'asseure entre autres choses qu'il ne pleut point dans la Lune; ce qui doit estre adjousté à la Selenographie qu'on nous a donnée depuis peu. Ie ne sçai par quel moyen le metallique Paracelse a pû découvrir dans les Cieux ces hommes qu'il nomme Tortoleos & Pennates, dont

personne n'a parlé que luy. Mais si cela est de difficile comprehension, la Physique ordinaire ne publie-t-elle pas des effets naturels presque aussi estonnans? L'on a escrit qu'on n'a jamais veu d'Araignée aux hales de la ville d'Ypre, ni jamais de Mouche dans le Palais de Venise; non plus que dans le Refectoir de l'Abaye de Maillezais; vne seule se laissant voir toutes les années dans la grande Boucherie de Tolede en Espagne.

——— *Credat Iudæus Apella.*
Non ego.

I'aime mieux au lieu de

m'alambiquer le cerveau ſur la recherche des cauſes qui peuvent produire de tels effets, me renfermer dans cette penſée que Dieu & la Nature dont il eſt le Createur, ſe plaiſent par fois à ſe cacher afin qu'on les cherche, *gloria Dei eſt celare verbum*. Cela eſt ſi vrai, que Noſtre Seigneur eſtant en terre n'expliquoit pas tousjours ſes penſées de telle ſorte, que tous l'entendiſſent bien. Ainſi ſur le ſujet du Mariage, ayant parlé de trois ſortes d'Eunuques dans S. Mathieu chapitre dix-neufvieſme, il adjouſte, m'en-

tende qui pourra, *qui poteſt capere, capiat*. Et ce jeu dont je viens de dire vn mot, & qui paroiſt eſtre ſemblable à celuy des Enfans, ou des jeunes mariées, ne laiſſe pas de convenir encore de quelque façon aux Phyſiciens qui veulent trouver les cauſes de tout ce qu'opere la Nature, & à qui je laiſſe le ſoin de cela, parce qu'il eſt la pluſpart du temps inutile.

Ariſt. l. de ſenſili c. 1.

APRE'S la Phyſique l'ordre des eſtudes place immediatement la Medecine, *vbi deſinit Phyſicus, incipit Medicus*.

Medicus. Cela m'oblige d'y faire quelque petite reflexion d'autant plus volontiers, qu'à dire la verité il n'y a point aujourd'huy de profeſſion où les Belles Lettres paroiſſent avec plus d'eſclat, que dans celle qui reconnoiſt Hippocrate pour ſon Genie Tutelaire. Ie parle ainſi, parce qu'encore qu'Apollon fuſt tenu par les anciens pour l'inventeur de la Medecine, & ſon fils Eſculape pour l'avoir amplifiée, ils ne laiſſoient pas de croire qu'Hippocrate l'avoit portée à ſa perfection. Auſſi ont-ils eſcrit qu'vn Eſſein d'Abeilles s'é-

tant placées sur son sepulcre, elles y faisoient du miel dont on guerissoit les vlceres & les apostumes. Il estoit si jaloux de l'honneur de sa profession, qu'ayant vn frere qui portoit le beau nom de Sosandre, qui veut dire, sauvant les hommes, bien qu'il ne se meslast que de guerir les chevaux *arte veterinaria*, Hippocrate luy dit, *vel nomen muta, vel artem dedisce*, qu'il changeast de nom, ou qu'il fist vn autre mestier. Cela me fait souvenir de la plainte dont vse quelqu'vn, de ce que celuy mesme qui choisit ordinai-

rement pour son cheval le meilleur mareschal, se contente parfois d'vn charlatan pour remedier à ses propres infirmitez. L'on conte de mesme, pour se railler de l'Eschole de Galien, qu'vn mareschal refusa l'argent qu'vn Medecin luy vouloit donner pour avoir traitté son cheval malade, par cette raison que ceux d'vn mesme mestier ne doivent rien prendre les vns des autres. Cardan a fort bien sceû relever la Medecine contre ceux qui la vouloient ainsi deprimer, quand il respond à Scaliger qu'en Italie les

act. in Scalig. gages d'vn Dialecticien ou d'vn Metaphyſicien, n'étoient que de vingt eſcus, mais que ceux d'vn Medecin alloient pour le moins à ſix cens eſcus, & paſſoient aſſez ſouvent les mille. A la verité il peut y avoir de l'excés à trop priſer cét art, teſmoin ce Menecrates Medecin de Syracuſe, dont Ageſilaus ſe moqua ſi bien, & qui prit le nom de Iupiter comme s'égalant à luy, parce qu'il faiſoit de belles cures, & ne prenoit point d'argent. Mais l'on ne peut dénier à cette profeſſion que des Rois meſme ne l'aient exercée, y aiant

Suidas tom. 2. p. 232.

eu dans les premieres dynasties des Egyptiens plusieurs Rois Medecins. Alexandre, dit Plutarque, l'apprit d'Aristote, & l'exerça mesme à l'avantage de ses amis. Mithridate Roi du Pont, & vn Evax Roi d'Arabie du tems de Neron, ont excellé en cette science. Et l'on a interpreté la fable d'Hercule quand il guerit & resuscita Alcestis en faveur de son mari Admet qu'il affectionnoit, de ce que cét Heros la tira du peril d'vne maladie mortelle, par la grande connoissance qu'il avoit de la Medecine. Ceux qui pren-

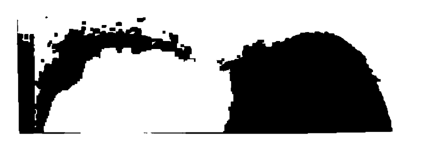
Muret. var. lect. l. 8. c. 23.

nent plaiſir à invectiver contre elle, ſe ſervent ſur tout des jugemens non ſeulement differens, mais de plus oppoſez les vns aux autres, qu'on remarque tous les jours entre ſes plus habiles Profeſſeurs. Hippocrate meſme a reconnu pour bon le fondement de cette inſtance, quand il a dit, *Diſſenſiones Medicorum inter ſe, dubiam & incertam inſtar Haruſpicinæ reddunt Medicinam.* Vn ſeul entre vne infinité d'exemples, ſuffira. Fracaſtor a ſouſtenu dans ſa Siphilis, qu'il n'y avoit que l'homme entre tous les animaux qui fuſt

l. de Diæta acut.

ſujet au mal de la Verole. Scaliger au contraire tient cela ſi faux, qu'il dit au ſixieſme livre de ſa Poëtique avoir veu vn Chien qui prit cette maladie, pour avoir léché les emplaſtres de ſon maiſtre qu'on traittoit alors de cette miſerable & honteuſe infirmité. Et ſi ce qu'a eſcrit Ariſtote au chapitre vingt-quatrieſme du huitieſme livre de ſon hiſtoire des Animaux eſt vrai, que le Cheval, & le Pourceau reſſentent par fois toutes les maladies qui travaillent les hommes, il s'enſuit infalliblement, qu'il n'y en a auçune qu'on

doive maintenir nous eſtre particuliere, quoi que celle dont nous parlons ne fuſt pas encore connuë du tems de ce Philoſophe. Tous les Medecins ſe railleroient ſi on leur parloit de mettre vn pauvre febricitant pour le guerir dans de l'eau froide : Vne Relation recente m'apprent que les Mengreliens, & les Abcaſſes leurs voiſins, vers la partie Orientale du Pont-Euxin, tiennent ce remede excellent de mettre ceux qui ont la Fievre dans de l'eau la plus froide qu'on trouve, où deux hommes les tiennent plongez. C'eſtoit l'opinion



de ce grand Hippocrate au rapport de Seneque, *fœminis nec capillos defluere; nec pedes laborare*, que les femmes n'estoient travaillées ni de la pelade, ni de la podagre. Le contraire s'est veû depuis luy en Faustine que Dion Cassius fait perir du mal de la Goutte, & il se remarque encore en nos jours. Le Philosophe Latin excuse le Grec autant qu'il peut, attribuant ce changement aux mœurs corrompuës des Dames Romaines, comme vn autre que moi pourroit faire à celles d'icy: *Quid ergo mirandum est*, dit-il, *maximum Medicorum*, ep. 95.

ac Naturæ peritissimum, in mendacio prehendi, cùm tot fœminæ podagricæ, calvæque sint? beneficium sexus suis vitiis perdiderunt, & quia fœminam exuerunt, damnatæ sunt morbis virilibus. Si est-ce que Famianus Strada nous fait voir au premier livre de son histoire, Marguerite fille de l'Empereur Charles-quint, travaillée des Gouttes comme vn homme, qui n'a pourtant jamais esté diffamée des dissolutions dont Seneque s'est plaint. De semblables contradictions pourroient s'estendre presque à l'infini, si l'on vouloit en



faire l'enumeration.

Contentons-nous de considerer en ſuite le procedé different dont vſent les Galeniſtes. Petrarque remonſtroit à vn Medecin de ſes amis, qu'il avoit tort de faire parade de ſon Eloquence dans l'exercice de ſa charge, *herbis enim non verbis opus eſt*, ou comme parloit vn autre, *gramine, non carmine*. Et cela eſt conforme à cette ſentence Grecque eſcrite il y a ſi long-tems,

'Ιατρὸς ἀδόλεσχος νοσοῦντι
πάλιν νόσος,

Medicus garrulus laboranti rurſus morbus eſt.

Cependant les plus grands cauſeurs, & ceux qui ſçavent le mieux babiller au chevet du lict des malades, ſur tout à celuy des Dames, ſont preſque tousjours les plus emploiez, les autres demeurant la pluſpart du tems ſans prattique. La premiere fineſſe de ces importuns parleurs eſt, comme le leur reprochoit autrefois le Poëte Grec Mimnermus, (1) de faire en toute occaſion les maladies plus dangereuſes qu'elles ne ſont, afin d'acquerir de la reputation, ſoit que le patient ſuccombe, ſoit qu'il gueriſſe, au premier cas de

(1) Ce fragment est aujourd'hui attribué à Ménandre.

bon jugement, au ſecond d'habileté dans la cure. Et veritablement quand on a feint qu'Eſculape eſtoit fils d'Apollon, ç'a eſté ſans doubte pour ſignifier qu'vn Medecin doit eſtre fort clairvoiant, de meſme que ſon Dragon, & le Coq qu'on luy immoloit, marquoient ſa vigilance neceſſaire. C'eſt ſur cela qu'eſt fondé l'epithete qu'Eſchile dans ſes Eumenides donne au meſme Apollon de *ἰατρόμαντις medico-vates*, n'y aiant rien qui faſſe plus valoir la Medecine, que quand elle vſe bien de ſes conjectures ou prognoſti-

ques. Il faut mettre au mesme rang son addresse à bien choisir le tems de ses operations, puisque le Lycée l'a definie ἐπιστήμην καιροῦ ἐν νόσῳ, vne science de l'occasion aux maladies. Mais aprés tout il se trouvera tousjours que ses aphorismes, & ses axiomes les plus prisez, sont pleins d'incertitude, & varient selon les sujets qui ne sont presque jamais semblables, parce que le dedans des hommes, pour qui ils font leurs ordonnances, est encore plus different que leurs visages qui ont si peu de rapport les vns aux autres. Ainsi le



Poëte a eu raiſon de prononcer,

Eripit interdum, modò dat Medicina ſalutem, l. 2. Triſt.

aprés avoir dit,

Nil prodeſt, quod non lædere poſſit idem.

Cela vient, ſelon la doctrine de Philoponus, de ce que l'accord & le temperament des humeurs faiſant la ſanté, il la faut conſiderer ſeparément & diverſement ſelon les ſujets, ce qui cauſe la ſanté du Lion dans ce meſlange, produiſant la maladie d'vn Homme, *quia compoſitio qualitatum & humorum, quæ in leone eſt ſanitas, in homine morbus eſt.*

A propos du Lion, qui croiroit qu'vn animal pûst passer tout son âge dans vne fievre continuë ? On l'a dit pourtant du Lion ; ou du moins selon Pline & Aristote, qu'il ressentoit tousjours vn dégoust analogue à la fievre ; comme si la Nature avoit voulu par là rendre moindre sa trop grande & trop violente ferocité, qui a donné lieu à ce mot ordinaire des Italiens, *ben sta la quartana al Leone ;* car la fievre quarte fut autrefois nommée par les Pythagoriciens, *filia Saturni, ob tarditatem & malignam contumaciam.* Quoi

qu'il en ſoit, Varron a donné aux Chevres la meſme fievre continuë ; l'on a eſcrit la meſme choſe de Mecenas, & Petrarque aſſeure qu'vn Medecin de ſes amis avoit vn fils, jeune homme ou *adoleſcens* comme il l'appelle, que la fievre n'abandonna jamais ni jour ni nuit, ſon pere luy taſtant le poux en tout tems exprés pour s'en aſſeurer. Cependant ce grand mal de la fievre, ſans lequel on a creû que perſonne ne mouroit, s'excite par art en quelques maladies froides & humides, & la Nature l'envoie par fois comme vn remede.

ep. 1. l. 2. rerum ſenil.

Il y a plus, les maximes sont si peu certaines là-dessus, qu'on a veu mourir de maladie des personnes sans fievre; & le Garde des Seaux Molé s'estonnoit peu de tems avant son trespas, de se sentir passer sans l'avoir, de cette vie en l'autre. Que se peut-on promettre d'vne profession qui fait sa gloire de combatre & de surmonter toute sorte de maux, si la santé s'acquiert souvent par eux, selon l'observation de Sextus l'Empirique au chapitre second du troisiesme livre de ses Hypotheses Pyrrhonienes; ὑγίειαν περιποιοῦσιν αἱ ἀλγη-

δοvέs, *sanitatem efficiunt dolores ac ægritudines*, surquoi il establit vn des puissans moyens de sa Sceptique. Le chaud est icy apprehendé en tems de peste, en Syrie les premieres grandes chaleurs la font cesser, vn feu esteignant l'autre, & ce qui entretient le mal aux regions temperées, le faisant là finir. Besson 2. part. de la Syrie sainte.

Tout ce que dessus n'empesche pas qu'on ne doive avoir tousjours devant les yeux le precepte de l'Ecclesiastique, d'honorer le Medecin, non seulement à cause qu'il est souvent necessaire, mais enco- c. 38. v. 1.

Honora medicum propter necessitatem: etenim illum creavit altissimus.

re parce qu'il tient ſon Art de Dieu, qui le luy a enſeigné, & qui luy fournit tous les medicamens qu'il
c. 38. emploie, *Altiſſimus creavit*
v. 4. *de terra medicamentà, & vir prudens non abhorrebit illa.* Ie pretens ſeulement qu'on peut trop deferer à la Medecine ſi l'on s'y attache avec excés; & qu'encore que ſes Profeſſeurs ſoient fort habiles, & tres-conſiderables par les Belles Lettres qu'ils cultivent avec autant de ſoin que pas vn de ceux qui paſſent pour gens d'eſtude, ils ne laiſſent pas d'eſtre ſouvent charlatans, & de ſe trouver eux-

mesmes trompez dans leurs propres infirmitez, s'ils tiennent leur science exemte d'vne infinité de mescontes, & autre que conjecturale. Cardan le sçavoit bien, qui n'a pas laissé de mettre Galien de Pergame entre les douze personnages qui ont fait paroistre le plus de subtilité & de pointe d'esprit dans le Monde. Et quoi qu'il ne luy ait attribué que l'onziesme lieu entre eux pour ce regard, il ne laisse pas d'estre des plus recommandables en solidité de raisonnement. Si est-ce qu'on asseure qu'vn Empirique de son

Huarte exam. de ingen.

tems, contre lequel il a fait beaucoup d'invectiues, reüsciſſoit mieux que luy dans ſes cures, & gueriſſoit ſans comparaiſon plus de malades que ce docte antagoniſte. Cela monſtre clairement quel cas on doit faire de la plus ſçauante Medecine.

COMME l'on dit que Galien fait auoir les richeſſes à ſes ſectateurs, l'on veut auſſi que Iuſtinien, qui a ſi bien merité de la Iuriſprudence, ſoit le diſtributeur des honneurs, par la multitude des grandes charges qu'occupent

ſeuls les gens de cette profeſſion. Les Eſpagnols les nomment par antonomaſie ou par excellence *Letrados*, parce qu'encore que ce mot s'entende par fois de tout homme de lettres, ſi eſt-ce, dit Huarte, que quand on dit ſeulement *fulano es letrado*, vn tel eſt lettré, cela s'entend de celuy qui eſt Iuriſconſulte. Il n'y auroit donc point d'apparence qu'vn diſcours fait ſur les Belles Lettres, ne diſt mot de ceux qui en font vne particuliere profeſſion. Nous venons de conſiderer la Medecine, pourquoi nous tairions-nous de la

exam. de ingen.

(1) Ainsi barned en Angleterre.

ſcience des Loix, qui a cét avantage ſur la premiere, que la ſanté de l'Ame qui vient de la Iuſtice, eſt preferable de beaucoup à la ſanté du corps que l'autre ſe vante de donner. Avec tout cela, ſans parler de ceux qui ont nommé aprés Simonides cette Iuſtice *furatoriam quandam facultatem*, & qui n'ont rien reconnu de juſte, *niſi quod eſſet potentioribus commodum aut vtile*, il faut avouër que la Iuriſprudence qui enſeigne toutes ſes Ordonnances, eſt ſi peu de choſe, qu'vn Empereur Romain menaça ſes Profeſſeurs, que quand

Sueton. Caligula. 34

quand l'humeur luy en prendroit, avec vn Edit il renverseroit toute leur science, voulant dire que par de nouvelles loix il faudroit qu'ils prissent des maximes bien differentes de celles qu'ils enseignoient. Ciceron a exercé sa raillerie, où il excelloit, contre les Iurisconsultes dans son oraison pour le Consul Muræna, d'vne façon qui ne peut estre trop estimée. Non content d'appeller tout leur art *verbosam simulationem prudentiæ*, de faire voir qu'ils n'estoient du commencement que des faiseurs d'Almanachs & de

Faſtes, dont le plus grand ſçavoir alloit à donner avis des jours qu'on pouvoit plaider, & faire des pourſuites judiciaires, *à quibus etiam dies tanquam à Chaldæis petebantur*; il leur declare que nonobſtant ſes grandes occupations, il ne veut que trois jours pour devenir excellent Iuriſconſulte, *ſi mihi homini vehementer occupato ſtomachum moveritis, triduo me Iuriſconſultum eſſe profitebor.* Et parce qu'il avoit affaire à vn Servius Sulpicius, le plus eſtimé de ce tems-là dans le Droit Romain, il prent plaiſir pour ſervir à ſa

cause, de le ravaler infiniment au dessous des Orateurs, puisqu'il n'y avoit que ceux qui ne pouvoient parvenir à l'estre, qui s'amusassent à cette science du Droit; vsant de cette jolie comparaison, *vt aiunt in græcis artificibus, eos aulædos esse qui citharædi fieri non potuerint: sic nonnullos videmus qui oratores evadere non potuerunt, eos ad juris studium devenire.* Remarquons à ce propos le mot de Sextus le Sceptique, qu'il n'y a rien de plus contraire aux loix que la Rhetorique, qui perdoit celles des Atheniens, au lieu que l. 2. adv. Math.

parmi les barbares les loix ſe voyoient preſque immuables & bien mieux obſervées que chez les Atheniens, qui avoient les meilleurs Orateurs de la Grece. Il rapporte meſme, comme vn autre Orateur de la ville de Biſance reſpondit hardiment à ceux qui luy demandoient ſi les loix de ſa ville eſtoient bien entretenuës, qu'elles l'eſtoient comme bon luy sembloit, parce qu'il les faiſoit ployer par ſon eloquence où il vouloit. Ce n'eſt pas que Sextus pretende qu'on doive abolir toutes les loix, puiſqu'il rapporte au meſ-

me lieu, qu'aprés la mort d'vn Roi de Perſe, l'on y eſtoit cinq jours ſans les obſerver, afin que ſes ſujets appriſſent pendant ce petit eſpace de tems, les malheurs qui arrivent à ceux qui negligent ces meſmes loix, & qu'ils ſe rendiſſent par cette conſideration plus affectionnez à leurs Monarques, qui en ſont comme par tout ailleurs les gardiens. Car ils ſont nommez les loix vivantes, non pas ſeulement pource qu'ils ont la puiſſance de les faire, mais encore parce qu'en les obſervant volontairement eux-meſmes, ils les

font subsister beaucoup mieux par leur exemple, que par toutes les voyes de rigueur & de contrainte. Ceux qui en vsent autrement à l'imitation de Sylla, qui faisoit de tres-belles loix somptuaires sans s'y sousmettre, dit Plutarque dans la vie de ce Dictateur, & sans en garder pas vne; ceux-là dis-je se trouveront tousjours fort loin de leur compte, & ne seront jamais si bien obeïs que les premiers. Bias selon cela prononce dans le banquet des sept Sages, qu'Amasis sera parfaitement heureux, s'il defere le premier de tous

aux loix qu'il eſtablira. Tant y a qu'il eſt certain que la Iuſtice eſtant l'ame d'vn Eſtat, il faut, comme Platon l'a tres-bien ſouſtenu, que l'Eſtat periſſe ſi cette Iuſtice s'en ſepare, qui n'y peut arreſter ſans ceux qui la maintiennent, & qui font, aprés le Souverain, ſes Magiſtrats, interpretes des loix, & ſçavans en Iuriſprudence. Et neanmoins ſi le Magiſtrat, & l'homme de robe longue, comme nous parlons, ne protege que mercenairement la cauſe & le droit de ceux qui ont recours à eux, l'on ſouſtient aſſez probable-

ment que le Soldat, & le Gentilhomme, qui deffendent au prix de leur sang le pupille & la veufve, la Patrie & la Religion, meritent beaucoup mieux du public que les premiers, & leur sont preferables en plusieurs façons si la chose est bien examinée. Ce qui se fait par interest, & en se considerant soy-mesme, dit Aristote, n'est pas proprement Iustice, qui a cela de particulier entre toutes les Vertus, qu'elle est vn bien estranger ἀλλότριον ἀγαθόν, d'où il tire encore cette maxime, que le poinct le plus important d'vn E-

l. 5. Eth. ad Nico. c. 1. & c. 8.

ſtat, c'eſt que perſonne n'y puiſſe profiter dans les charges & magiſtratures qui s'y exercent. C'eſtoit la penſée du Legiſlateur des Iuifs quand il eſcrivit, *Non accipies munera, quæ* Exod. c. 23.
etiam excæcant prudentes, & ſubvertunt corda Iuſtorum; & ailleurs, *Xenia, & dona* Eccleſ.
excæcant oculos Iudicum. Et c. 2.
ſelon ce ſentiment Suidas nous apprent que Pericles tom. 2.
conſeilla aux Atheniens p. 496.
d'employer à la Marine l'argent qui ſe donnoit inutilement aux Iuges & aux Orateurs. Quand les Advocats n'ont des plumes que pour voler, que les Eſtu-

des des Procureurs & des Notaires ſe peuvent mieux appeller des boutiques où ſe vendent tous les jours mille parties, & que les Sergens qu'on employe dans le cours des inſtances ſe monſtrent pires que des Chiens, puiſque ceux-ci ſe contentent de lécher les plats & le reſte de la vaiſſelle, là où ceux-là l'emportent toute avec ce qu'ils peuvent attraper ſans remiſſion ; n'y a-t-il pas raiſon de dire qu'il n'y a point de Goujats d'armée qui les paſſent en méchanceté ?

Mais laiſſons ce qu'il y

a de plus odieux en cette matiere, & considerons seulement ce qui partage souvent les esprits dans l'ordre judiciaire. Les vns veulent qu'on se tienne precisément aux termes de la loy : les autres qu'on s'en desparte parfois, & qu'on regarde plustost l'intention du Lègislateur que ses paroles, parce qu'il arrive des cas qu'il n'a pû prevoir, ni mettre dans sa constitution. Cela est cause qu'on a preferé l'Arbitre qui juge selon l'equité, au Iuge qui s'attache à la lettre du Droit escrit. Et sans mentir, toutes les loix estant

Arist. l. 1. Rhet. c. 13.

faites pour le bien public & de l'Estat, ce seroit parfois vne pure folie de les suiure si exactement, que cela tournast au desavantage de ce mesme Estat, &, comme parle Ciceron,
l. 1. de Invent. *quod scriptum esset Reipublicæ salutis causa, id non ex Reipublicæ salute interpretari.* Les vns sont pour l'égalité des punitions quant aux personnes, parce que les penes doivent sans distinction estre proportionnées aux crimes. D'autres veulent qu'on traitte plus favorablement le patriote que l'estranger, d'où vient qu'on battoit avec du sarment le

ſoldat Romain, & celuy qui ne l'eſtoit pas avec d'autre bois; de ſorte que la Vigne, au rapport de Pline, *etiam in delictis pœnam ipſam honorabat.* Galba fit eſlever & blanchir le gibet à vn bourgeois Romain, *quaſi ſolatio, & honore aliquo pœnam levaturus*, ſelon la penſée de Suetone, ou peut-eſtre par la meſme raillerie qu'vn Roi de Danemarc, ayant appris que dans vne troupe de voleurs il y en avoit vn de ſang Roial, ordonna que par privilege on luy donnaſt le plus haut gibet. Platon par vn autre prin-

l.14.c.1.

Suet. in Galba, c. 9.

cipe veut que le citoyen soit plus puni que l'esclave, à cause que celui-cy n'est pas vrai-semblablement si bien appris que l'autre ; qui est vne raison propre à rendre infirmes toutes les precedentes. La loy Grecque chastie plus le dol que la force ; la Romaine au contraire vange plus severement la force que le dol. Si vous soustenez que la punition doit tousjours estre proportionnée à la faute ; l'on vous opposera celle de Promethée, qui pour avoir presenté à Iupiter, comme en se joüant, des os bien frottez

de graisse au lieu de bonne viande, se vit attaché sur le Caucase, & exposé à la faim perpetuelle d'vn Vautour impitoyable. Le Berger royal Pâris ne meritoit-il pas vn grand & promt châtiment, & la cause de Menelaus n'estoit-elle pas la plus juste du monde ? Les Dieux neanmoins se trouverent partagez là-dessus, & Iupiter mesme n'y determina rien, laissant faire aux Destinées ce qu'elles avoient arresté dans vn different, où le parti d'Hector le mieux fondé en apparence, succomba aussi bien que sa personne sous celuy

du victorieux Achille. Voilà comme il semble que le Ciel mesme ait vne autre Iurisprudence que celle de la Terre, sinon au poinct de la difference des opinions qui ne s'accorde nulle part. Pourrions-nous approuver icy la formalité judiciaire qui se garde en Moscovie, de donner la question ou torture premierement à l'accusateur, pour voir s'il persistera en son accusation, & puis à l'accusé si la chose dont il est question est demeurée douteuse. Combien y a-t-il de personnes qui sont persuadées, que pour faire

Olearius l. 3.

reüſcir vne choſe juſte, il n'y a point de moyens qui ſoient injuſtes. Cependant cela eſt abſolument opposé au precepte de ne faire jamais vn mal ſur le pretexte d'en vouloir faire reüſcir vn bien. La ſentence du Pape Innocent, *quod à multis peccatur inultum eſt*, citée pour bonne par Pierre Damian dans Baronius, eſt improuvée par diverſes perſonnes comme tres-inique, dautant que les crimes de pluſieurs s'eſtendant bien plus loin que ceux des particuliers, meritent comme plus grands & plus importans d'eſtre le mieux

l. 9. Annal. p. 186.

& le plus promptement reprimez. Concluons qu'vne ſi grande diverſité de ſentimens qui regnent par toute la Iuriſprudence, ſont plus propres à faire trouver bonne la penſée du vieil Caton, qu'on devroit paver de chauſſetrapes tous les Tribunaux où s'exerce le meſtier de la Iuſtice diſtributive, qu'à faire eſtimer vn Art, où nonobſtant les Belles Lettres qui s'y meſlent, & qui l'embelliſſent, il ſe trouve tant d'incertitude, & tant de contrarietez, que je ne veux pas en pourſuivre le diſcours davantage.

Que si toutes ces occupations studieuses, d'où les Belles Lettres tirent leur plus grande recommandation, comme de leur costé celles-cy sont le principal ornement des premieres; si dis-je elles ne sont pas capables de donner vn solide & asseuré contentement à l'esprit, ne doit-il pas chercher ses avantages ailleurs? & le sentiment de Lipse & de Scaliger n'est-il pas soustenable, quand ils preferoient les autres emplois vtiles à la vie, à tout ce que l'Estude & les Muses ont de plus charmant? Certes il n'en re-

vient ordinairement que des infirmitez corporelles, causées par vne trop assiduë application sur les livres, & des chagrins qui ne manquent jamais d'affliger l'ame, quand elle se voit frustrée de la fin qu'elle s'estoit proposée de sçavoir, au lieu dequoi elle n'acquiert que des lumieres trompeuses, & qui ne sont bonnes qu'à luy faire remarquer son ignorance. En effet je ne vois que deux choses qui puissent aucunement flatter la peine que prennent les hommes vraiement studieux; l'vne, qu'ils contractent vne habitude

à s'entretenir avec leurs livres, & par fois avec eux-mesmes, qui les delivrent des inquietudes dont tant d'autres personnes sont agitées, quand elles ne sçavent que faire, ni à quoi, selon leur jargon ordinaire, passer ou couler le tems. *Turbam rerum hominúmque desiderant, qui se pati nesciunt.* Sen. præf. l. 4. natur. qu. Les gens qui suivent la Cour, de quelque condition qu'ils soient, ceux de la plus haute assiette autant que les autres, ne manquent gueres d'esprouver ces dégouts, qui les jettent dans des inégalitez d'esprit les plus ridicules

du monde, pour le moins m'ont-elles ſouvent fait rire, & avoir pitié d'eux tout enſemble. L'autre choſe qui eſt en quelque façon la recompenſe des longues & laborieuſes eſtudes, c'eſt qu'aprés les avoir faites, elles donnent le moyen de meriter de la poſterité, en luy faiſant part de ce qu'on y a reconnu de plus remarquable, qui aboutit preſque tousjours à vn aveu plein d'ingenuité; que plus on y penetre, plus on s'apperçoit de la vanité de toutes les ſciences humaines, dont il n'y a gueres que les plus ignorans qui facent

beaucoup de parade. Sans mentir il revient vne joye bien grande, bien pure, & bien innocente, de se voir en quelque sorte dans la fonction de Precepteur du genre humain, en communiquant à ceux qui nous suivront les instructions qui peuvent leur estre vtiles, dans vne carriere où tant de personnes s'esgarent, & où elles perdent inutilement, faute d'vne fidelle conduite, les plus belles journées de leur vie. Ceux qui la courent le moins malheureusement, seront tousjours obligez de confesser, qu'ils sont infini-

ment redevables aux bonnes leçons qu'ils ont receuës de leurs devanciers, quand ils ont pris la peine de les leur laiſſer par eſcrit. N'eſt-on pas obligé d'vſer, quand on le peut, du meſme bien-fait envers ceux qui viendront aprés nous, & qui ſans doutte le reconnoiſtront avec vn reſſentiment obligeant, s'ils ne ſont les plus ingrats du monde ? Comme cette reconnoiſſance ne peut eſtre refuſée que par de preſomptueux Plagiaires, auſſi eſt-elle, à la bien conſiderer, la plus digne recompenſe, & la plus glorieuſe qu'on

qu'on puiſſe eſperer. Le premier des ſept Sages Thales Mileſien la creut bien telle, car il ne demanda point d'autre payement à celuy qu'il avoit inſtruit des choſes du Ciel, ſinon qu'il avoüaſt librement tenir ſa ſcience de luy, & qu'il ne s'en diſt point l'autheur. Apulée s'eſt tenu obligé de prononcer là-deſſus. *Pulchra merces præſum, ac tali viro digna, & perpetua.* In Florid.

Et puiſque cela s'execute par le moien des compoſitions qui ſe donnent au public, arreſtons-nous vn peu à conſiderer

l'vsage de tant de livres à qui l'on fait si souvent voir le jour. Desja l'on ne sçauroit nier qu'on ne ressente parfois de certaines antipathies à l'esgard de quelques-vns, comme il y a des aversions naturelles pour des alimens, ou pour des personnes dont on ne peut presque supporter la veuë.

Martia. lib. 1, 33.

Non amo te Sabidi, nec possum dicere quare:
Hoc tantùm possum dicere, non amo te.

Au contraire de cela il y a des livres dont le seul titre charme d'abord. Aulu-Gelle parle de l'inscription

d'vn, mise par ce Grammairien Ælius Melissus, qui estoit en quelque estime parmi ceux de sa profession, bien qu'il fust en effet de petit talent, & comme il dit, *majore in literis jactantia & σοφιστείᾳ quàm opera*. Tant y a que ce livre donnoit d'abord vne extréme envie de le voir, parce que *titulus erat ingentis cujusdam illecebra ad legendum*. Cependant Aulu-Gelle nous asseure qu'il ne contenoit rien qui meritast ni l'escriture d'vn Autheur de nom, ni le souvenir d'vn Lecteur. Il faut éviter autant qu'on le peut l.18.c.6.

epist. ad Gieg. Theol. pare joliment leurs autheurs aux femmes adulteres, qui donnent à leurs maris des enfans qui ne sont pas venus d'eux, de mesme que ceux-cy debitent impudemment les travaux d'autruy pour estre de leur cru, imposant aux Lecteurs, & leur faisant voir des ouvrages presque tout desrobez, comme s'ils en estoient les veritables peres. Ie tombe d'accord qu'on peut se servir des pensées, & mesme des textes de (1) ceux qui ont escrit avant nous, cela s'est prattiqué dans tous les siecles, & ne peut estre justement repris.

(1) [illegible] même-

en celuy-cy, pourveu que ce soit avec reconnoissance, & en les citant, ou que le larcin soit fait industrieusement à la Spartiate sans qu'il y paroisse, de façon qu'on n'en puisse estre convaincu. Car on doit se mocquer de certaines personnes, qu'on voit se vanter d'avoir vn esprit qui engendre, & qui fait ses productions de luy-mesme sans l'aide d'autruy, ne pouvant souffrir les moindres citations des Anciens. Que de telles gens sçachent qu'on tient la generation estre vne chose trop facile & trop commune pour en ti-

rer tant de vanité, principalement quand elle eſt malheureuſe, & qu'elle ne fait voir que des monſtres. Mais que de reſuſciter aucunement les morts, en citant leurs eſcrits de bonne grace, & en contribuant du ſien pour les illuſtrer & faire valoir; c'eſt vne eſpece de miracle qui ne peut eſtre trop eſtimé, & qui peut faire ſouſtenir que dans vn diſcours il arriue parfois par le moyen des citations bien employées, ce qui ſe voit dans la Religion, où l'on a dit de tout tems que les oſſemens faiſoient plus de



merveilles que les corps animez.

Il se trouve des escrivains si scrupuleux, pour ne pas dire si ridicules, qu'ils s'abstiennent de tous les mots, quoi qu'expressifs & necessaires, quand ils font la moindre allusion à d'autres qui offensent leurs delicates oreilles. Le Sabath des Sorciers ne leur permettra jamais de dire qu'vn cheval s'abat, ni en Latin *cum nos* en deux syllabes, à cause que dans la prononciation il semble qu'on n'en face qu'vne, ou selon eux que l'on profere *cunnos*. Ie me suis raillé aprés Ci-

ceron de ces badines observations dans le Traitté de l'Eloquence Françoise. A la verité vous diriez que le mesme Orateur Romain reconnoistroit quelque pudeur en ces termes de
l. 9. ep. 22. *fente* ou *division*, *vocémque intercapedinis & divisoris formidare vt Ithyphallicam.* Mais c'est en se raillant avec son ami Papirius Pætus, car par tout où l'occasion s'est presentée il n'a point feint de nommer aussi bien que les Stoïciens chaque chose par son nom. En effet, il y a des heresies dans les sciences, & particulierement dans la Rhe-



torique, de mesme que dans la Theologie. Quelle bigearerie qu'il ne faille pas dire en Latin *caecus*, dont Ciceron n'a pas fait difficulté de se servir, & qu'on doive luy substituer celuy de *aequalis*, parce que le premier mot, qui respond au ῥωσ῀ον des Grecs, paroist estre derivé *à nocendo*, bien que cette etymologie soit tres-fausse. Il avoüe pourtant que l'honnesteté requiert qu'on s'abstienne de certaines dictions qui portent necessairement à des pensées sales & impures: Scaliger se fust bien passé de prononcer au mespris Schoturus.

de Lipſe, *quàm multum eſt habere famam? Lipſius crepitum edit, admirantur omnes.* Car encore qu'il me ſouvienne bien, que Seneque ep. 91. attribuë à quelque elegance le mot de ſon Demetrius, *eodem loco ſibi eſſe voces imperitorum, qua ventre redditos crepitus:* Et quoi que l'obſervation d'Origene me revienne auſſi à la memoire, *quaſdam fuiſſe Ægyptios qui venerarentur ventris crepitus*, ce Pere n'aiant pas heſité à faire cette belle remarque dans vn livre auſſi ſerieux comme l'eſt ſon cinquieſme contre Celſus. Ie crois



pourtant que le mieux eſt, quand rien n'y oblige, de ne point parler de ces vents ſales & honteux, qui teſmoignent l'impureté de noſtre nature. Vne ſtatuë Egyptienne d'Harpocrate le repreſentoit aiant la figure des parties genitales ſur la teſte, & le doigt ſur ſa bouche, pour ſignifier qu'on ne peut trop religieuſement garder le ſilence à l'eſgard des choſes laſciues, ni trop eſloigner ſon diſcours ni ſes paroles de tout ce qui a du rapport aux voluptez. Que ſi Macrobe a eu raiſon d'attribuer de la ſainteté à ce Caſalius. l. 1. Saturn. c. 7.

precepte qu'il nomme philosophique, de parler aux hommes comme si les Dieux nous escoutoient, & à ces derniers comme si tous les hommes nous entendoient ; qui ne croira pas estre de son devoir, d'esloigner tous ses propos de ce qui peut porter l'imagination sur des objets que l'honnesteté veut estre tenus cachez, & de tout ce que la civilité condamne comme indecent ?

Beaucoup de personnes prennent la licence dans leurs livres, sur le pretexte d'invectiver con-

tre les vices, de les faire voir presque à nud, les descrivant trop pathetiquement, & avec des circonstances qui enseignent bien plus le mal qu'elles n'en destournent. En effet, il arrive souvent ce que dit Pline, qu'vne narration est vne leçon, *qui narrat docet.* Certes il en faut dire la mesme chose que Galien a prononcée au second livre des Antidotes, qu'il peut y avoir de la malignité lors qu'on descrit des poisons, & qu'on rapporte tous les mauvais effets des venins; *pravi esse hominis de venenis scribere, quia magis in-*

struuntur mali, quorum infinitus est numerus, quàm juventur probi. Vn Escrivain qui se plaist dans vne narration odieuse, tesmoigne en quelque façon qu'il ne la condamne pas assez. Mais quoi, il est difficile à la plusspart de ceux qui mettent la main à la plume, de se garentir d'vn certain chatoüillement d'escrire, qu'Horace diffame de ce vilain mot *cacoethes*. Et comme parloit Caton, il leur est aussi impossible de se commander là-dessus, qu'à vn galeux de se frotter, à vn yvrongne de boire, ou à vn homme que la

lethargie attaque de dormir ; *nunquam tacet quem morbus tenet loquendi, tanquam veternosum bibendi atque dormiendi.* L'Italien donne vne bonne regle sur cela, quoi qu'il se dispense assez souvent de la practiquer, *in materia di lussuria si puo creder tutto, ma dirne nulla.* Nostre humanité est capable par son infirmité, de tomber dans toute sorte de desordres ; mais au moins devons nous observer cette maxime, de n'en dire jamais rien, quand nous ne le sçaurions faire sans pecher contre la civilité par des discours deshonnestes. in fragm.

Il se trouve encore assez de gens qui ne conside-rent gueres dans les livres que l'elegance ou la beau-té du stile. Et veritable-ment comme l'esprit est l'ornement de l'homme, l'eloquence aussi est la lu-miere & la beauté de l'es-prit. Mais parce que cet-te eloquence n'est pas uni-forme, celle d'Athenes estant bien plus estenduë que celle de Sparte, & la façon de s'exprimer dont vse Ciceron plus diffuse que celle de Tacite ou de Salluste, les genies sont partagez là-dessus, & quel-ques-vns se plaisent à l'a-

bondance du langage, les autres luy preferant celuy qui est plus concis, qu'ils comparent à de la monnoye d'or, à cause qu'elle contient en peu d'espace vn prix beaucoup plus considerable que n'est celuy des autres metaux. Tant y a que dans vne mesme excellence Demosthene se voit beaucoup plus pressé, que l'Orateur Romain; & l'on a dit du premier qu'on ne pouvoit rien oster à son discours sans luy faire tort, ni rien adjouster à celuy de Ciceron qu'on ne luy prejudiciast infiniment: Les ouvrages du premier pa-

roiſſent avoir plus d'eſtude, ceux du ſecond davantage de naturel : *Demoſthenes denſior, Cicero copioſior ; illi nihil detrahi poteſt, huic nihil addi ; cura plus in illo, in hoc natura.* Ce feroit l'emporter ſur ces deux grands hommes, ſi l'on pouvoit dire de quelque autre, qu'il feroit impoſſible d'alonger ſes periodes, ni de les abreger, ſans rendre ſon ouvrage moins agreable, & moins accompli.

La maniere de s'expliquer libre, eſtenduë, & facile, eſt accuſée de n'eſtre pas ordinairement ſi correcte, & ſi l'on peut vſer

de ce mot, si chastiée, que l'autre qui dans son abbreviation est tousjours sur ses gardes, & qui dans vn examen rigoureux congedie & les pensées qu'elle trouve superfluës, & les termes quelque elegans qu'ils soient, si elle croit s'en pouvoir passer. Les Hebreux ont eu vn proverbe qui luy estoit fort contraire, quand ils ont dit qu'où il y avoit beaucoup de paroles, souvent il s'y trouvoit peu de sens ou de jugement, *vbi verba sunt plurima, ibi frequenter egestas*. Prou. c. 14. L'on veut aussi que ceux qui parlent beaucoup

& fort à l'aiſe, contractent vne habitude à parler improprement, & moins juſte, ou correct, que les autres, *dicendi facilitas, bene dicendi affert difficultatem*. Enfin quoi que l'impertinence ſe trouve parfois dans tous les ſtiles, l'on ſouſtient qu'eſtant bien plus frequente dans le grand babil, il vaudroit mieux ſe taire, que de s'y abandonner, par la regle, *melius eſt imperitum ſilentium, loquaci imperitia.* Ceux parmi les Anciens qui faiſoient profeſſion de cette eloquence ſubite & non preveuë qu'ils nommerent

extemporalem eloquentiam, estoient sujets à ce defaut de dire bien des choses peu à propos ; & qu'vne censure legitime pouvoit corriger. Aussi a-t-on comparé ce qui venoit d'eux à ces fleurs qui s'ouvrent & se flestrissent en vn mesme jour ; ou à ces petits animaux qui naissent sur le fleuve Hypanis, qui ne voient jamais deux Soleils consecutifs, tant ils sont de courte vie. C'est ce qui obligea le Rheteur Aristide de faire cette response hardie à l'Empereur Marc Antonin, qui le pressoit de haranguer sur le champ, Phi-lostr. in vitis.

non sum è numero vomentium, je ne ſuis pas du nombre de ceux qui rendent gorge pluſtoſt qu'ils ne parlent quand bon leur ſemble.

Quant aux autres qui dans vne oppoſition contraire à ceux-cy, penſent ne pouvoir jamais eſtre trop courts, ils n'eſchapent gueres l'inconvenient qu'on leur reproche, d'eſtre ſi obſcurs, que leur eloquence, ſi elle peut eſtre ainſi nommée, rebute tout le monde. Car quelle pene eſt eſgale à celle de ſe voir reduit à reſver au bout de chaque periode, pour trouve

ver quel doit eſtre le ſens de celuy qui ne s'explique qu'à demi, & en des termes ſouvent ſi peu intelligibles, qu'on eſt contraint d'abandonner vne lecture qui donne trop de travail à l'eſprit, comme l'on dit que fit Saint Auguſtin, ne pouvant comprendre quelque Satyre de Perſe,

Οὐδὲ γὰρ ῥᾶστον ἀρρήτων
ἐπέων πύλας ἐξευρεῖν : (1)

Haud enim facile occultorum
verborum portas invenire.

comme s'en expliquoit autrefois Bacchilides au rapport de Theodoret dans ſon diſcours ſur la Foy. Quelques-vns de ces tene- in Pæanibus.

(1) Ce n'est pas le sens -

breux Escrivains n'ont pas fait difficulté de m'avouër qu'ils n'estoient pas faschez d'estre tels, parce qu'on estoit contraint de lire leurs compositions avec plus d'attention; ce qui fait qu'on les retient mieux, outre qu'assez de personnes estiment davantage ce qu'ils n'entendent pas si aisément, se figurant d'importans mysteres où l'autheur qui les occupe n'a pas pensé, comme il arrive presque tousjours que les choses paroissent dans l'obscurité plus grandes & souvent toutes autres qu'elles ne sont. Ces gens-là doi-

vent estre persuadez, qu'il est de leurs ouvrages comme de ces perles dont parle Pierre Martyr Milanois, au chapitre dixiesme de sa troisiesme Decade du nouveau Monde. Il asseure que les plus grosses & les plus estimées se trouvent au fond de la Mer, les mediocres vn peu au dessus, & les moindres de toutes quasi sur le haut de l'eau; *majores margaritas jacere profundiùs, mediocres altiùs, minimas in supercilio*. Seneque a dit à peu prés la mesme chose des metaux, *levium metallorum fructus in summo est. illa opulentissima*

ſunt, quorum in alto latet vena, aßiduè pleniùs reſponſura fodienti. Cependant il n'en eſt pas de meſme des productions de l'eſprit, qui ne ſçauroient plaire ſi elles ne ſont d'vne facile intelligence, & dont la brieveté, avec ſa compagne ordinaire l'obſcurité, ſont preſque inſupportables. En effet la Nature ne nous aiant donné la langue & la parole, ni l'art d'eſcriture fourni la plume qui leur ſert de truchement, que pour nous faire entendre ; il ſemble que ce ſoit faire la guerre à cette meſme Nature, & s'oppoſer à ſes loüables deſ-

ſeins, de nous mal expliquer, quand nous diſcourons ſoit de vive voix, ſoit par eſcrit de telle ſorte, que nous ne pouvons eſtre bien entendus. Ie ſçai bien que ceux qui en vſent ainſi, cherchent leur excuſe dans le langage des Dieux qui eſtoit preſque tousjours incomprehenſible. Mais outre que le Ciel a ſes raiſons bien differentes des noſtres, & que les Oracles ne devoient eſtre compris, ni les Propheties eſtre entenduës, que par peu de perſonnes; il n'y a point d'apparence de ſe ſervir de ce pretexte, veu que les

plus grands faiseurs de galimatias, & les plus insupportables escrivains dans leur jargon raccourci & tenebreux, ne laissent pas de soustenir qu'ils s'entendent fort bien, & mesme qu'ils doivent estre entendus de tous ceux qui ont, disent-ils, de bonnes oreilles. Et neanmoins, ou ils ont *cognobiliorem cognitionem*, comme parloit Caton au sixiesme livre de ses Origines, ou ils se font accroire ce qui n'est pas, à la façon de ceux qui pensent voir ce qui n'a d'existence que dans leur imagination. Cela n'empesche pas que

si la pensée de Solon est veritable, & que nos discours soient l'image de nostre ame, ou des actions qu'elle est capable de produire, *sermonem esse imaginem factorum*, εἴδωλον τῶν ἔργων, ce qui respond au mot de Democrite que nous apprenons de Plutarque, λόγος ἔργου σκιὴ, *sermo est actionis vmbra*: Cela n'empesche pas, dis-je, qu'on ne puisse assez raisonnablement presupposer vne mauvaise & defectueuse conformation de cervelle, en ceux qui s'expliquent si malheureusement qu'ils ne peuvent estre entendus. tract. de educ. lib.

Ie n'ai nul dessein de parler de quelques-vns qui dans des matieres chatouïlleuses ou qui sont d'elles-mesmes difficiles à comprendre, ne sont pas entendus de tout le monde. Quand vn excellent homme se sent obligé de parler autrement que le vulgaire, il ne sçauroit plaire au vulgaire, quoi qu'il ne laisse pas d'avoir beaucoup de merite. Il ne faut pas non plus condamner les autheurs sur de petites bevueës, qu'on est obligé de donner à l'humanité; outre qu'il y a de ces petites mesprises qui ne sont pas

absolument desagreables, pouvant plaire comme faisoit cette tache au pied du jeune garçon qu'aimoit le Poëte Alcée, qui devenoit plus amoureux de luy autant de fois qu'il la consideroit. Il y a bien davantage, parce qu'il se rencontre de bonnes choses, qui neanmoins ne sont pas bonnes à dire en tous lieux, j'ay veu reprendre comme vne faute dans des livres, d'avoir obmis à y mettre ce qui pouvoit plaire aux plus sçavans, bien que leur autheur meritast plustost loüange que blasme d'en avoir vsé ainsi; & cela par

la maxime qu'establit Cassiodore dans la Preface des livres qu'il intitule *Variarum*, où il soustient *interdum genus esse peritiæ vitare quod doctis placeat.* L'on se doit tousjours souvenir de ce qu'a prononcé Aristote, que l'Orateur qui se veut fonder en demonstration est aussi impertinent, que le Mathematicien qui veut vser d'argumens probables. Tant il est certain qu'on ne doit pas exiger indifferemment par tout, ce qui est bon à debiter en vn lieu, & qu'on supprime prudemment en vn autre.

l. 1. ad Theodect.

Lorsque le sujet qu'on

s'eſt propoſé merite d'eſtre traitté avec eſtenduë & ornement, les paroles & les penſées ſe preſentent d'elles-meſmes, *ipſa res verba pari rapiunt*; mais il y a des matieres qui ne ſouffrent pas d'eſtre maniées de la ſorte, parce qu'il ſe remarque quelque choſe de puerile, du ſentiment meſme du Pere de l'Eloquence Romaine, à les vouloir trop parer & enrichir, *quandoque ornatè dicere velle puerile eſt*. Il faut donc meſurer ſon ſtile au ſujet où l'on veut l'employer; & comme le Smilax dont parle Belon, ne croiſt qu'à

lequel il s'appuie, l'on doit regler la faculté de s'exprimer sur la matiere qui la doit soustenir. Quoy qu'aprés tout, l'excellence aussi bien que le jugement d'vn bon ouvrier paroisse en tous ses ouvrages, où il sçait mesler, selon le pre-
l.3. hist. cepte d'Agathias, les Graces avec les Muses. Virgile & Homere n'ont pas reüsci moins grans hommes dans leur mestier, lors qu'ils ont parlé de l'importunité des mouches, ou du travail assidu des fourmis, que quand ils se sont appliquez à descrire les gran-

des actions d'Achille & d'Enée.

La chose iroit presque à l'infini, si je m'arrestois davantage à faire voir par le divers genie des livres, & par la contrarieté des jugemens qui s'en font, le peu de profit qu'on en peut tirer, quelque recommendation que leur puissent donner les Belles Lettres qui en sont le principal ornement. Car ces Belles Lettres n'ont rien de plus fixe, de plus certain, ni de plus arresté, que la matiere doutteuse qu'elles entreprennent d'illustrer. En effet, elles ont esté nommées

fort à propos par les Latins, *humaniores literæ*, estant aussi infirmes & caduques que nostre humanité, que nous esprouvons à toute heure n'avoir rien de constant que son inconstance & sa foiblesse. Non seulement les pensées qui plaisent en vn temps, déplaisent en vn autre, & ne sont plus de mise, le langage mesme varie tous les jours, & les mots qui ont eu le plus de vogue, perdent leur credit & leur agrément; comme la plus belle santé & la plus confirmée, degenere assez souvent en quelque maladie qui ne

peut eſtre ſoufferte. Auſſi tombe-t-on d'accord que le peuple, cette beſte à tant de teſtes differentes, eſt le maiſtre de nos façons de parler, & de tout ce qui compoſe noſtre plus haute Eloquence. Ce puiſſant Tyran fait l'erreur commune, qui rend les choſes bonnes & valables, meſme lors qu'elles tiennent le plus de l'iniquité, & qu'elles ont le moins de raiſon, *error communis facit jus* : de ſorte que le Preteur Romain qui eſtoit le Chef de ce peuple, *jus dicebat etiam cùm iniquè decerneret.* Tant y a qu'vn peuple, quelque

evaporé qu'il ſoit parfois, eſt le maiſtre & le Dictateur perpetuel des opinions, qui ne ſont ſuivies qu'autant qu'il les juge recevables, non ſeulement dans la Grammaire & dans la Rhetorique, mais encore le plus ſouvent dans toute la Morale, ſi vous exceptez celle qui nous eſt venuë du Ciel. Y a-t-il quelque Vertu qui n'ait eſté meſpriſée ou perſecutée? ne ſe trouvant rien de plus conjoint de tout tems, que d'eſtre homme de bien, & envié auſſi bien que haï tout enſemble, *conjuncta ſunt* τὸ ἀριστεύειν, καὶ τὸ φθονεῖ-

σθαι. Et peut-on dire que quelque vice soit demeuré sans son approbateur ? *Cui enim tandem vitio advocatus defuit?* dit tres-bien Seneque au sujet de la cholere. C'est dequoi l'on ne doit pas s'estonner, puisque la Prudence qui est la regle de toutes les Vertus qu'elle fait estimer; aussi bien que de tous les Vices dont elle descouvre la difformité; est aujourd'huy reputée trop ancienne, & trop contraire à la Mode, qu'on fuit & qu'on embrasse quelque folle qu'elle soit dans toutes ses nouveautez. Par effet la Feste des Fous qui ne se

celebroit autrefois que le premier jour de l'an, devant que l'Eglise l'euſt tres-ſagement abolie, eſt encore à preſent chommée, nonobſtant ſes defenſes, preſque toute l'année.

Quel avantage pourrons-nous donc recueillir de la lecture des Livres, & de toutes les Belles Lettres qui font paſſer tres-inutilement la meilleure partie de la vie à ceux qui s'y appliquent. Ie ſçai bien qu'on peut contredire tout ce que j'ay dit, n'y aiant point de propoſition dans toute l'eſtenduë des Diſciplines, qui n'en ait vne op-

opiniaitrement. Mais aussi suis-je asseuré, que ceux qui ont le plus consommé de temps à feuïlleter ces mesmes livres, & qui tesmoignent d'abord le plus d'ardeur à s'opposer verbalement aux sentimens dont je viens de m'expliquer, s'ils veulent mettre la main à la conscience, & quittant la vanité des disputes scholastiques, avouër de bonne foy ce qu'ils en pensent interieurement, ne feront pas difficulté d'entrer dans mon parti, & de reconnoistre ingenument avec moi que *Salomon* a

eu raiſon de conſiderer la pluſpart de nos occupations ſtudieuſes comme les plus mauvaiſes où nous puiſſions nous arreſter, *hanc occupationem peſſimam dedit Deus filiis hominum.* Car il y a bien de la difference entre les conteſtations qui s'excitent par le poinct d'honneur, & pour monſtrer que l'on ſçait tous les tours de l'eſcrime ſpirituelle qu'on apprent dans les Colleges; & ce qui ſe paſſe interieurement dans l'ame, quand pour bien juger des choſes, elle les examine ſans paſſion, elle s'interroge & ſe reſpont elle-meſ-

té & ſans vouloir tromper perſonne. Ariſtote tout Dogmatique qu'il eſtoit, a reconnu cette verité au chapitre douzieſme du premier livre des Analytiques poſterieures, où il confeſſe que la vraye Demonſtration, ni le Syllogiſme non plus, ne regardent pas tant le diſcours exterieur, que celuy du dedans où l'Ame preſide toute ſeule. *Non ad externum ſermonem Demonſtratio pertinet, ſed ad eum qui eſt in Anima, quia nec Syllogiſmus ad illum, ſed ad hunc pertinet: Semper enim licet objicere adverſus*

sermonem externum, sed adversus internum sermonem non semper licet. Dirons-nous donc, cela presupposé, que toutes nos veilles, nostre Philosophie & nos Belles Lettres, sont abusives & ridicules? Non certes, ce n'est pas mon dessein de tirer vne telle conclusion. Mais comme cét Aristote dont je viens de parler, disoit qu'il avoit au moins recueilli ce fruit de sa Philosophie, qu'il faisoit par ses leçons de son bon gré, ce que les autres n'executoient que par la contrainte des loix. Et comme Aristippe asseuroit

que la ſienne luy donnoit cét avantage de parler hardiment & ſans crainte à qui que ce fuſt, *ſe poſſe omnibus fidenter loqui.* I'avancerai librement à la recommandation de la Philoſophie Sceptique, que par la connoiſſance qu'elle prent de toutes les ſciences dont nous avons touché vn mot, elle acquiert à ceux qui la cultivent de bonne ſorte, vne opinion de la vanité de ces meſmes ſciences, & vne perſuaſion ſi forte de nos tenebres ſpirituelles, que l'ignorance dont elle fait profeſſion, vaut beaucoup mieux que

toutes les affirmations des Dogmatiques, & donne plus de ſatisfaction que ne ſçauroient faire ces belles lumieres qu'ils ſe vantent de poſſeder. Ie dirai bien plus, c'eſt que par le moien de cette philoſophie Sceptique & Chreſtienne tout enſemble, l'on renverſe cette faſcheuſe maxime de Tertullien, que le Chriſtianiſme ne ſe pouvoit accorder avec la Philoſophie. *Quid Athenis*, diſoit-il, *cum Hieroſolymis? quid ſcholæ philoſophorum cum Eccleſia Chriſtianorum?* Car quand il parloit de la ſorte, & quand Saint Paul repetoit

l. de præſcript. hæret.

dans toutes ſes epiſtres, qu'on ſe priſt garde des Philoſophes, qui ſeduiſoient le monde avec leurs principes, & leurs Elemens dont ils faiſoient dépendre toutes choſes : l'Apoſtre & ce Pere avoient tous deux en veuë les Dogmatiques de leur tems, qui faiſoient profeſſion d'vn ſçavoir, exemt de tout meſconte. Mais le Sceptique Chreſtien qui reſpecte les lumieres du Ciel & les veritez qu'il nous a revelées, avec vne parfaite ſoumiſſion à ſes loix & à celles de l'Egliſe, bien qu'humai-



nement parlant il se mocque de toutes les pretenduës certitudes de tant de Sectes differentes de Philosophes affirmatifs, il ne laisse pas de s'accorder fort bien avec tous les articles de nostre Foy, croiant qu'on n'y peut former le moindre doubte sans vne extréme ingratitude, de laquelle il se sent preservé par la grace d'enhaut. Du surplus il s'humilie dans son ignorance loüable, & qu'il pense que tout homme vraiement sçavant doit estimer, aprés avoir fait reflexion sur ces paroles expresses du Fils de Dieu, *ego in hunc mundum*

veni, vt qui non vident videant, & qui vident cæci fiant. Iohann. c. 9. att. 39. Ce grand maiſtre en toutes façons a fait voir clair les aveugles nais, qui eſtoient les Philoſophes Payens, & les a obligez de changer leurs lumieres trompeuſes, en vn aveuglement religieux, & ſalutaire tout enſemble. Le Sceptique ſe trouve donc placé entre les lumieres du Ciel, & les tenebres de noſtre humanité; reſſemblant aucunement à ces animaux amphibies, & pouvant proferer ces mots que nous liſons dans les reſtes d'vne des Satyres du

plus ſçavant des Romains, *Factus ſum veſpertilio, neque in muribus planè, neque in volucribus ſum.* Il voit & reſpecte les veritez revelées, au meſme tems qu'il s'apperçoit des profondes obſcuritez de noſtre ignorance humaine. Ne diſons donc plus avec ce Declamateur : *O nomen philoſophiæ diù venerabile, nunc vanitati & inſcitiæ proſtitutum!* puiſque la Sceptique pleine de modeſtie l'exempte du premier reproche, & qu'à l'eſgard du ſecond, ſes doubtes ſont incomparablement plus à priſer, que la ſcience de ceux qui

Certainement quand Par-
menide & Zenon n'au-
roient pas eſté de grands
Doƈteurs, & tres-habiles à
refuter ceux qui ſe croioient
irreprehenſibles, ils meri-
tent toute ſorte de loüan-
ges pour avoir eſté les plus
grands douteurs de leur
ſiecle. Et j'ay tousjours
beaucoup priſé la penſée
d'vn Clitomaque, lors qu'il
comparoit Carneade Chef
de la nouvelle Academie,
au plus grand des heros
Hercule domteur de tant
de monſtres, pource que
ce Philoſophe Cyreneen
avoit purgé les eſprits pre-

ſomptueux des Dogmatiques, de mille temeraires opinions dont ils eſtoient remplis ; *Herculis quemdam laborem exantlatum à Carneade, quòd vt feram & immanem belluam, ſic ex animis noſtris aſſenſionem, id eſt opinationem, & temeritatem extraxiſſet.* Car aprés tout ſi la ſcience n'eſt que des choſes certaines & immuables, comme cela ſe ſouſtient ordinairement; & ſi l'opinion d'Heraclite eſt bonne, qu'il n'y a rien dans le Monde ſenſible qui ne fluë & ne varie à toute heure & perpetuellement ; toute la ſcience humaine

Cic. l. 4. qu. Acad.

se reduit aux choses imaginaires, qui n'ont rien de reel, & qui ne sont que de pures idées que se forme la fantaisie. Que si nous voulons en faveur de la Physique, & des choses materielles, abandonner de tels argumens, philosophant terre à terre, pour parler ainsi, & non pas en l'air, nous trouverons d'abord tous les Principes contestez. Xenophane Colophonien avec Parmenide establissoient la Terre pour le premier principe de toutes choses. Thales Milesien pretendoit qu'on devoit deferer cét avantage de la pri-

mauté à l'Eau. Anaximene & Diogene Apolloniate estoient pour le donner à l'Air : & Heraclite preferoit le Feu aux autres Elemens, l'establissant pour le premier Principe. Il y a bien encore d'autres contestations sur ce sujet, dont Theodoret se sert dans son second discours du Principe, s'en prevalant pour rendre ridicule la Philosophie des Payens. Mais aujourd'huy mesme avons-nous dans la nostre quelque chose de plus arresté ? Peut-estre, dit vn Auteur moderne, que la lumiere, la chaleur, & les sons, se-

roient aussi bien appellez privations de tenebres, du froid, & du silence, que comme on les considere vulgairement dans l'Eschole. Ne passons pas plus avant, nous avons dés le commencement assez parlé de la Physiologie, où il faut avouër que les hommes reüscissent d'autant moins philosophes, qu'ils sont tous philodoxes, ou amateurs de leurs opinions, dont ils paroissent presque tousjours idolâtres.

Voilà tout ce que je suis resolu d'escrire sur la fantaisie de ces deux hommes que j'ay nommez, & qui

aprés leurs longues eſtudes où ils s'eſtoient rendus tres-conſiderables, ne laiſſoient pas de proteſter, nonobſtant qu'ils fuſſent tous deux ſtipendiez du public en veuë de leur profonde erudition, que s'ils euſſent eu des enfans, ils les auroient portez à quelque autre profeſſion plus vtile à la vie que n'étoit la leur. C'eſtoit ſans mentir teſmoigner qu'ils en faiſoient vn grand meſpris; ce qui m'a porté à rechercher la cauſe qui pouvoit leur avoir donné vn ſentiment ſi peu favorable aux Belles Lettres. Ie m'y ſuis engagé preſque inſenſible-

ment, & l'ay fait, quoi qu'à diverſes repriſes, preſque tout d'vne halene, d'autant plus volontiers, que rien ne m'y obligeoit que ma propre inclination. Il me ſouvient que Pacatus eut autrefois vn meſme motif, quand il eſcrivoit, *quin & illud me impulit ad dicendum, quod vt dicerem nullus adigebat.* Ce tems Martial m'a fait rouler mon tonneau, comme à Diogene, lorſque Corinthe fut eſmeuë par le ſon des trompettes. Ie ne ſçai ſi j'ai eſté trop long ou trop court, mais je ſçai bien que nos compoſitions ne ſont

pas comme la monoie, qui ſe regle par le poids & par la groſſeur, il ſuffit qu'elles ſoient de bon aloi, encore que leur volume ne peſe pas beaucoup. L'on ne doit pas trouver eſtrange que j'aye tourné tout mon petit travail à l'avantage de la Sceptique Chreſtienne, pour laquelle j'ay tousjours fait paroiſtre beaucoup d'inclination. Ie laiſſe aux Dogmatiques la profeſſion de ſçavoir toutes choſes avec certitude, cependant qu'au rebours de Socrate qui diſoit que toute ſa ſcience alloit à reconnoiſtre qu'il ne ſçavoit rien, ils ignorent ce

ſeul poinct, qu'ils ſont la pluſpart du tems tres-ignorans aux choſes où ils croient voir plus clair que les autres. Parce qu'il n'y a que la connoiſſance des choſes, telle que nous pouvons l'avoir; qui nous les face eſtimer, l'Aſne d'Heraclite priſant plus du foin que de l'Or, & le Coq d'Eſope vn grain d'orge qu'vn diamant; ce n'eſt pas merveille qu'ils facent peu de cas d'vne Sceptique Chreſtienne, ſur laquelle la pluſpart d'entre-eux n'ont jamais fait la moindre reflexion. Ils prennent ſes ſectateurs pour des *miſcellia-*

nes, que Feſtus dit avoir eſté ainſi nommez, *quòd non eſſent certæ ſententiæ.* Cependant ils ne conſiderent pas, que ſelon noſtre Religion la ſcience du Ciel n'a rien de plus contraire, que celle de la pluſpart des autres Philoſophes, dont l'Apoſtre nous a tant de fois avertis de nous mefſier. C'eſt à eux que l'Eccleſiaſte dit au ſeptieſme de ſes chapitres, *ne plus ſapias quàm neceſſe eſt, ne obſtupeſcas;* & l'Eccleſiaſtique dans ſon dix-neufvieſme chapitre, d'vne voix tout à fait Sceptique, *qui citò credit levis eſt corde, & mino-*

rabitur. Qu'ils me pardonnent donc ſi je leur dis aprés Varron, ſur vne infinité de choſes dont ils paroiſſent tres-perſuadez, *Cras credam, hodie nihil*, que ſans vne incredulité qui les doive offenſer, je tiens mon eſprit en ſuſpens & dans l'Epoque, juſques à ce qu'ils m'aient fait mieux comprendre ce qu'ils veulent dire, & qu'ils ſe ſoient accordez entre-eux. ἐποχή,

Ie les prie de faire encore avecque moi cette petite conſideration, que ſi la raiſon eſt vniverſelle, & commune à tous les hommes, ils en trouveront dans

toutes les parties du Monde, qui l'ont si opposée à la leur, qu'on ne sçauroit moins faire que d'examiner vn peu cette diversité, avant que de prendre parti. Servons-nous de quelques petits exemples, qui pourront estre joints à tant d'autres que nous avons desja produits à mesme fin en d'autres ouvrages. Personne n'ignore que les Indiens n'escrivent au rebours de nous, soit en tirant leurs lignes de la main droitte à la gauche, ou du bas en haut, & mesme parfois circulairement; outre que leurs caracteres sont entie-

rement differens des noſtres. Mais leurs façons de parler, & leurs penſées ſont encore plus eſtranges & plus ſurprenantes, ſi on les compare à celles qui ſont trouvées bonnes dans l'Europe. Leurs hyperboles & leurs allegories ou metaphores continuées nous bleſſent les oreilles, & leurs raiſonnemens nous choquent preſque tousjours l'eſprit, au lieu de nous perſuader: Le langage des Hebreux en tenoit vn peu, teſmoin la comparaiſon d'vn nez bien fait à la Tour du mont Liban, qui regardoit du coſté de Damas,

outre vne infinité d'expres-sions semblables. Cependant les Chinois qui sont des plus Orientaux, nous appellent borgnes, soustenant qu'il n'y a qu'eux sur la Terre qui voient bien clair des yeux de l'entendement. Ils mettent le costé droit de leur robe, qui est ouverte pardevant, sur le costé gauche; au lieu que les Tunquinois, qui sont neanmoins leurs voisins, font au contraire passer le costé gauche sur le droit, comme s'ils estoient naturellement gauchers. Les Relations recentes de ce Roiaume de Tunquin, por-

tent qu'il ne faut avoir ni chausses ni souliers, quand on s'y presente devant le Roi, qui seul se sert de pantoufles; & que ceux qui entrent au lieu où il est, le doivent faire fort gravement, quoi qu'au sortir la civilité porte de haster la retraitte en courant. On n'y couppe la teste qu'au peuple, quand on fait justice, au lieu qu'on y assomme les Princes du sang, & qu'on y pend au gibet les autres qui sont du corps de la Noblesse. C'est à peu prés la mesme chose chez les Turcs, où les grands Seigneurs sont tous les jours

estranglez, & le peuple decapité. Les autres païs ne sont pas moins differens de nous en leurs façons d'agir, dont je donnerai ce seul témoignage, pour n'estendre pas trop cette induction qu'on pourroit mener bien plus loing, que les Cavaliers du Roiaume de Beni dans l'ancienne Guinée, sont assis à cheval comme icy nos femmes, aiant les deux jambes d'vn seul costé.

Il me reste à faire vne petite declaration, touchant quelques mots dont j'ay pris la liberté de me servir, quoi qu'ils soient

plus de l'Eſchole que de l'vſage ordinaire. Ce n'eſt pas pour les autoriſer que je les ai employez, c'eſt ſeulement parce qu'ils ſe ſont preſentez à moi dans l'impetuoſité de ma plume, & que j'ai jugé qu'ils étoient aſſez propres, ou meſmes neceſſaires à mon expreſſion, eu eſgard ſur tout au ſujet qui m'occupoit. En tout cas je n'oblige perſonne à les approuver, l'emploi en ſera libre; mais j'en ai veû naiſtre depuis vingt ou trente ans vne infinité, qui ne valent pas mieux ce me ſemble, & qui courent aujourd'hui parce

qu'ils ont pleû, le peuple lettré n'en aiant pas moins rebuté, quand sa fantaisie a esté de ne les pas recevoir. Qu'on ne m'impute rien touchant l'orthographe, les Imprimeurs en sont les maistres, je les laisse faire pour me delivrer de la pene qu'ils donnent parfois, & je prens plaisir à voir vne mesme parole escrite diversement, afin que le Lecteur choisisse celle qui luy plaira le plus, comme vne chose qui est le plus souvent assez indifferente, & peut-estre indigne d'vne attention serieuse. Mais je n'en dois pas dire autant de

ble l'on jugera que j'ai parlé trop desavantageusement de quelques sciences, qui ont toutes leurs devouëz protecteurs. Qu'ils considerent s'il leur plaist, que toute cette petite composition passe sous le titre d'vn *Doubte Sceptique*, qu'ils la prennent pour vn jeu s'ils veulent me rendre justice, & sur tout qu'ils ne me croient pas immuable aux opinions que je puis ou avoir, ou faire mine d'avoir, sur des choses de cette nature. Quant à de certains Dogmatiques fiefez, qui ne se despartent jamais des

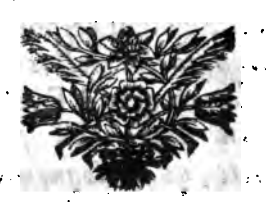
maximes dont ils se sont vne fois entestez, je ne pretends pas les desabuser, ni combattre leur opiniâtreté, *eos morus essem si morarer*, pour parler comme quelqu'vn a fait devant moi. En effet, il n'y a gueres de plus grande folie, que de s'imaginer qu'on puisse corriger & rendre plus raisonnables des personnes de cette humeur, qui visent en toute rencontre à disputer au Docteur Alexandre Ales la qualité d'*Irrefragable*. Ie m'empescherai bien, s'ils m'en sçavent trop de mauvais gré, de contrevenir au pre-

precepte de celuy que toutes les Sectes qu'a euës la Medecine ont reconnu pour leur Maistre, de n'appliquer jamais des medicamens aux maladies desesperées, *quippe desperatis morbis fieri medicinam vetat Hippocrates.* Il vaut bien mieux, selon le conseil de Saint Cyprien, se taire en in Demetr. mesprisant l'impertinence & la fierté incorrigibles de telles gens, que d'irriter davantage leur peu de cervelle en leur respondant: *verecundius ac melius existimo*, dit ce grand Evesque, *errantis imperitiam silentio spernere, quàm loquendo de-*

mentis insaniam provocare. Je fais d'ailleurs profession, aussi bien qu'Esope, de ne rien sçavoir, & je les reconnois pour des gens qui sçavent tout comme le compagnon de ce beau conteur de fables.

Quin veniam pro laude peto, laudatus abundè,
Non fastiditus si tibi Lector ero.

FIN.



Extrait du Privilege.

PAR Lettres de Privilege du Roy, en datte du 9. Mars 1651. signées CONRART, il est permis à Monsieur DE LA MOTHE LE VAYER Conseiller du Roy en ses Conseils, de faire imprimer, vendre, & debiter *tous les Traitez, Lettres, Opuscules, & autres pieces de sa composition*, par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra choisir, conjointement ou separément, en vn ou plusieurs volumes, en telles marges, en tels characteres, & autant de fois que bon luy semblera, durant l'espace de vingt ans: Et deffenses sont faites à toutes personnes, d'imprimer, vendre ni debiter aucun de ces Traitez, & Opuscules, sans son consentement, ou de ceux qui auront droit de luy, sur peine de trois mille livres d'amende, & autre plus grande, ainsi qu'il est plus amplement specifié par lesdites Lettres.